

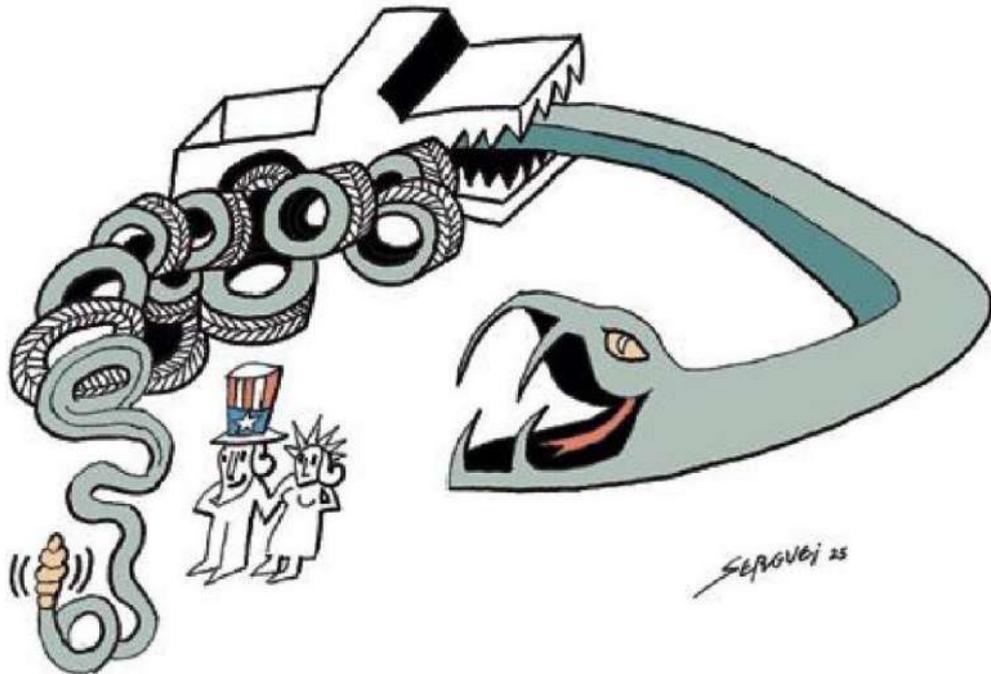








Les rouages de la peur | PAR SERGUEÏ



La femme en Iran | PAR SERGUEÏ



L'étoffe des conquérants | PAR SERGUEI



Le Vietnam remporte la Coupe de l'ASEAN 2024 🇻🇳



Le final entre Vietnam contre la Thaïlande

















Franz Beckenbauer, un « Kaiser » en liberté sur Arte

Un joli portrait en trois épisodes d'un footballeur allemand de légende, joueur de génie à l'élégance folle

ARTE
MARDI 7 - 23H45
DOCUMENTAIRE

Programmer des documentaires consacrés à l'univers du sport n'a jamais fait partie des priorités éditoriales d'Arte. Mais lorsque la chaîne culturelle européenne se décide à en proposer, cela vaut généralement le coup d'œil.

On se souvient notamment d'un documentaire (signé Benoît Heimermann et Jean-Christophe

Rosé) consacré à l'histoire des 100 m en athlétisme, ou d'un étonnant portrait de Toni Kroos, footballeur qui fit le bonheur de l'équipe nationale allemande et de son club, le Real Madrid, avant de prendre sa retraite sportive.

Cette fois, avec ce documentaire en trois épisodes consacré à Franz Beckenbauer (1945-2024), l'un des plus grands footballeurs de tous les temps, Arte joue de nouveau sur du velours. Car, au-delà d'une carrière sportive exceptionnelle, aussi bien en tant que joueur que

comme sélectionneur ou dirigeant, celui qui fut surnommé le « Kaiser » (« l'empereur ») incarne aussi une nouvelle idée du métier de sportif de haut niveau et, plus largement, une nouvelle image de l'Allemagne.

En donnant la parole à des témoins aussi divers que le réalisateur Christian Petzold, l'acteur Matthias Brandt, son frère Walter Beckenbauer, des responsables politiques, des journalistes ou des admirateurs français comme Michel Platini ou Didier Deschamps,

le réalisateur, Torsten Körner, réussit, avec l'aide d'une multitude d'épatantes archives filmées, un passionnant portrait du « Kaiser », personnage vénéré dans le monde entier.

« Il avait la classe »

De ses relations compliquées avec un père méprisant le football à une carrière époustouflante, en passant par une vie sentimentale agitée, toute la complexité d'un homme doué pour le football et le bonheur apparaît à l'écran.

« Ceux qui restent dans l'histoire sont ceux qui donnent des émotions. Et Franz donnait des émotions. Il avait la classe, l'élégance », résume Platini, alors que Matthias Brandt élargit le spectre: « Personne d'autre que lui n'a eu un parcours personnel qui épouse à ce point le destin de l'Allemagne. »

Beckenbauer, joueur de génie à l'élégance folle, mais aussi premier à prendre un agent pour gérer ses nombreux contrats publicitaires, à fréquenter le monde de la mode et de la musique, à bous-

culer les clichés. « Le plus connu, le plus célèbre, le plus distingué des footballeurs allemands était aussi le moins allemand de tous ! Franz avait une légèreté, une sorte de nonchalance », dit Matthias Brandt. « Comme un musicien dans un groupe, il savait quand accélérer et quand se mettre en retrait », conclut Christian Petzold. ■

ALAIN CONSTANT

Beckenbauer, le dernier empereur, de Torsten Körner (All., 2024, 3 x 52 min).

LE BLOG DE JEAN-FRANÇOIS HUBERT

Expert en art du Vietnam

<https://jeanfrancoishubert.com/2024/12/26/le-statut-public-de-lart-du-vietnam-en-france-en-2024-de-lidentification-fusionnelle-dorigine-a-quelques-derives-contemporaines/>



Le statut public de l'art du Vietnam en France en 2024 : de l'identification fusionnelle d'origine à quelques dérives contemporaines

26 décembre 2024 Non Par JEAN-FRANÇOIS HUBERT

Retrouvez ci-dessous un texte publié dans la revue *Le Douanier Francophone*.

L'histoire artistique de la France témoigne de la volonté et de la capacité du pays à intégrer les arts étrangers.

Agréger, comprendre, assimiler, incorporer l'autre artistiquement, s'y fondre même, tel reste le credo de la pratique de l'art en France.

L'art vietnamien (ou du Vietnam ? ...) y tient une place particulière dès le XIX^{ème} siècle. On sait que, encore plus tôt, le néerlandais [Georg Everhard Rumphius](#) (1627-1702), grand voyageur s'il en fut, offrit un tambour métallique – manifestement de la [civilisation de Dong Son](#) – au grand-duc de Toscane, sans qu'on puisse néanmoins en assurer l'origine (Vietnam ou Indonésie d'aujourd'hui). Louis Bezacier (1906-1966) dans son classique « [Le Viêt-Nam de la préhistoire à la fin de l'occupation chinoise](#) », Paris 1972) nous renseigne plus amplement (pp 180-185 de son ouvrage) sur l'arrivée en Occident de ces tambours, notamment en France sous Napoléon III. Ensuite et progressivement fut mieux appréhendé ce qui constitue les arts majeurs du Vietnam : outre la culture de [Dong Son](#), celle d'[Oc Éo](#) et le [Funan](#), le [Champa](#), certaines céramiques et la peinture du XX^{ème} siècle.

L'art du Vietnam bénéficie d'une vision particulière et unique en France qui tient aux liens prolongés que les deux pays ont connus, au plan des États mais plus encore des peuples eux-mêmes. [D'Alexandre de Rhodes](#) (1591-1660), en passant par [Pigneau de Béhaine](#) (1741-1799), de la période de la colonisation (1858-1954), jusqu'à aujourd'hui, rien n'est neutre entre la France et le Vietnam, et la notion de « transfert culturel », sobrement définie par Michel Espagne y trouve là un champ d'investigation infini...

« Tout passage d'un objet culturel d'un contexte dans un autre a pour conséquence une transformation de son sens, une dynamique de resémantisation, qu'on ne peut pleinement reconnaître qu'en tenant compte des vecteurs historiques du passage » (1)

Dans le cas du Vietnam les termes d'« objet culturel » (que nous réduisons ici aux objets d'art et aux peintures), de « contexte » (ici l'appropriation, la vente et l'achat, l'exportation et la circulation, sans limite d'inventaire...) de « resémantisation » (l'identification dans le temps et l'espace) et les « vecteurs historiques » (les écrivains, les archéologues, les historiens, les artisans, les artistes, les collectionneurs, les marchands, les musées, mais peut-être plus encore les populations) trouvent ici toute une signification.

Oui, il y a une spécificité de l'art du Vietnam en France même si le Vietnam « coincé » au sein de la dénomination « Indo-Chine » proposée par [Conrad Malte-Brun](#) (1775-1826) a souffert durablement d'un désintérêt tant l'Inde et la Chine ont pu monopoliser les « vecteurs historiques ».

Mais la grandeur de l'art chinois, la subtilité de l'art japonais, la solennité de l'art indien, le mystère de la sculpture khmer et le charme de la sculpture thaïlandaise (la liste n'est pas close...) ne côtoient pas la spécificité de l'art vietnamien. Une spécificité issue d'une identification fusionnelle fondatrice qui, si elle ne faiblit pas aujourd'hui, porte néanmoins en germe une déliquescence potentielle dont il faut se prémunir.

I. UNE IDENTIFICATION FUSIONNELLE FONDATRICE ET RÉAFFIRMÉE.

A. UNE IDENTIFICATION FUSIONNELLE ET FONDATRICE : DES INSTITUTIONS ET DES INDIVIDUS

Il nous faudrait des pages pour simplement énumérer les institutions de recherche et d'enseignement créées au moment de la colonisation au Vietnam. Administratives puis « culturelles » (Écoles, Missions, Académies, Associations, Sociétés, etc), toutes furent essentielles à l'identification de l'art vietnamien.

En leur sein – principalement autour de [l'École française d'Extrême-Orient](#) (EFEO), créée on l'oublie souvent à Saïgon en 1898 – des archéologues, des érudits, des sachants, membres ou rattachés, ont identifié l'art vietnamien existant. D'autres l'engendreront même via [l'École des Beaux-Arts d'Hanoi](#) créée en 1924.

Citons parmi une multitude de talents (chacun d'entre eux méritant une longue notice) Léopold Cadière (1869-1955), Henri Parmentier (1871-1949), Madeleine Colani (1866-1943), Pierre Dupont (1908-1955), Jean Boisselier (1912-1996) – que j'ai eu l'honneur de bien connaître et qui me confia pour publication un de ses textes les plus importants, 18 mois avant sa mort – mais aussi les vietnamiens Trần Ham Tân (1887-1957) et Nguyen Van Huyên (1908-1975), notamment.

S'ensuivirent des dizaines de livres, d'articles, de notices, des milliers de pages en français, d'une grande richesse, dont la lecture est indispensable à quiconque veut étudier l'art vietnamien. Ajoutons les enseignants et peintres [Victor Tardieu](#) (1870-1937) et [Joseph Inguimberty](#) (1896-1971).

Ce sont des centaines d'intervenants qui le plus souvent du Vietnam et en français ont créé un répertoire de l'art vietnamien. On trouvera de plus amples renseignements sur le sujet dans les deux ouvrages cités en bibliographie (2) et (3).

Parallèlement, tout un ensemble d'objets furent collectés, décrits, classés et exposés au Vietnam dans de somptueux bâtiments ou rapportés en France bien plus comme des témoignages d'une civilisation qui livre ses mystères que pour alimenter un marché.

Cette identification persiste de nos jours.

B. UNE IDENTIFICATION RÉAFFIRMÉE EN FRANCE MÊME.

Car outre des objets, des artistes issus essentiellement de l'École des Beaux-Arts d'Hanoi comme [Vu Cao Dam](#), [Le Pho](#) et [Mai Thu s'installent définitivement en France dans les années 30](#). Paris la « ville lumière » est à la hauteur de leur ambition. Leurs œuvres et celles de leurs condisciples les y ont souvent précédées. L'Exposition Coloniale de 1931, [l'AGINDO](#) (Agence économique de l'Indochine), les achats rapportés par les « coloniaux », l'Exposition Universelle de 1937, l'immersion dans le milieu des galeries font que le phénomène d'identification s'enrichit.

L'objet devient sujet et l'art vietnamien se crée aussi en France. Aux confins de la réification et de l'abstraction, du droit du sol et du droit du sang. Un mélange passionnel, mais tellement bénéfique. Explosif aussi peut-être ?

Car la déliquescence, entropique, guette.

II. UNE IDENTIFICATION MENACÉE D'UNE DÉLIQUESCENCE POTENTIELLE CONTRE LAQUELLE IL FAUT LUTTER.

On connaît la loi de Thomas Gresham (environ 1519-1579) : « *La mauvaise monnaie chasse la bonne* ».

Le principe s'applique en art. Et le bon art pur du Vietnam n'échappe pas à la menace. J'ai déjà [longuement décrit les caractéristiques de celle-ci](#), exogène et endogène.

La lutte doit être menée contre les dangers cumulés d'une offre fallacieuse et d'une demande biaisée.

A. LUTTER CONTRE UNE OFFRE FALLACIEUSE.

Deux exemples serviront d'illustration : celui du fils du célèbre peintre Bui Xuan Phai (1920- 1988), le dénommé Bui Thanh Phuong.

Celui d'un individu – type que nous nommerons « Stéphane Latanière ».

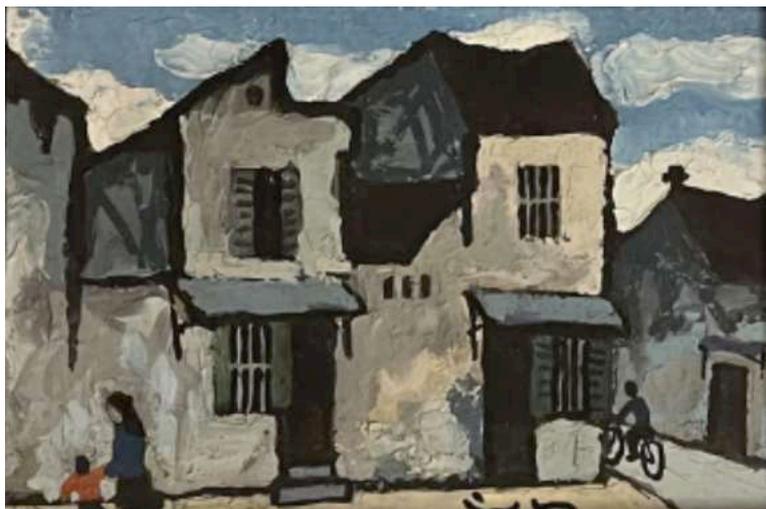
Leur point commun essentiel est de proposer une offre viciée à la source en la produisant pour le premier en la transmettant pour le second.

Le premier, peintre sympathique, s'est livré très tôt à la pure imitation des œuvres de son père. On peut le constater en comparant les deux œuvres reproduites ici.

Celle d'en haut est du grand Bui Xuan Phai lui-même. Vendue chez [Christie's à Hong Kong](#) et qui reste toujours le record du monde pour l'artiste.



Œuvre du fils



Peinture par Bui Thanh Phuong



Envers de la Peinture de Bui Thanh Phuong
En 1983, il signe encore au dos de son propre nom même si sa signature frontale conserve plus qu'une ambiguïté. À la mort de son père, il n'y aura plus de signature au dos et ses peintures seront signées « Phai » ...

Peintures qui vont se multiplier et se répandre abondamment : certificats de la famille, éditions de livres, constitutions de collections complètes au début vers le Japon et la Corée puis vers la France vont accompagner. Une prolifique activité dont tout le monde se gausse au Vietnam et qui ne dupe que quelques benêts. Mais comment y résister ?

Ce qui aurait pu rester une escroquerie locale s'est internationalisée facilement.

En France l'offre fallacieuse nécessite des « Stéphane Latanière ». Celui-ci, professeur d'université, spécialiste d'un domaine totalement étranger à l'art vietnamien a l'habitude d'enseigner le français au sein d'un institut public lié aux universités publiques française et vietnamienne (« découverte de la

Baie d'Halong incluse » (sic)).

Notre enseignant rapporte dans ses valises outre des croûtes (rien de grave), ce type de faux (plus grave) et les vend dans des ventes publiques dont il est... l'expert. Certes les Commissaires-Priseurs pour lesquels il « officie », ne sont pas les plus brillants de la profession mais leur degré de vigilance pose

question. Ce n'est plus là « tombé du cul du camion » (une revue pour francophones me pardonnera l'expression ...) mais « glissé de la valise ».

« Idiot utile » ou crétin superflu notre professeur nuit gravement à la crédibilité de l'art vietnamien.

B. LUTTER CONTRE UNE DEMANDE BIAISÉE.

Le biais, en France, découle de plusieurs facteurs, tous négatifs.

D'abord l'offre fallacieuse est soutenue par tout un réseau de personnes qui doivent financièrement en vivre. Ici pas de cause comme pour les aînés cités plus haut mais la nécessité d'un emploi. Ensuite nos institutions subissent un entrisme réel de ce qui pourrait devenir un gang du faux. Enfin, tous ces personnages malsains bénéficient de l'absence de connaissance dans le domaine.

Pour cela ils saturent à leur profit les réseaux sociaux, fréquentent de manière quasi-obsessionnelle les lieux de vente, enchaînent les mondanités. Une pratique primitive mais parfois efficace du soft power. Le phénomène n'est pas récent : une exposition dans un musée public en 2012 où la commissaire d'exposition faisait la promotion à Paris – financée par l'argent public – de sa propre collection, en reste le parfait exemple.

Toutes les institutions sont menacées, publiques ou privées.

CONCLUSION : LE DOUANIER, UN GARDIEN VIGILANT.

On le voit, la France, lieu essentiel d'inclusion de l'art vietnamien et principalement de sa peinture, est aussi la place d'un trafic qui, s'il n'est pas encore très grave, est insidieusement malsain.

Ce qui reste une épopée quasi-unique, l'union créatrice de deux cultures, se trouve menacé par quelques individus qui, parce que nous faisons souvent preuve de faiblesse à l'intérieur de nos frontières, souillent le sanctuaire d'un art magnifique.

Il y a pourtant, en art, une surface-pays apaisée derrière la ligne-frontière. La Douane, gardienne de la frontière est ainsi garante de nos choix.

C'est l'honneur du douanier d'en être le défenseur vigilant.

Jean-François
Hubert

La concurrence des formations sur le marché de l'art s'intensifie

MARCHÉ DE L'ART

L'entrepreneur Frédéric Jousset a fait appel à Marc Spiegler, ex-patron d'Art Basel, pour lancer des formations en ligne.

Martine Robert

Le business des formations privées en ligne sur le marché de l'art fait des émules. À l'instar des maisons de ventes Christie's et Sotheby's, depuis longtemps sur le secteur, l'homme d'affaires Frédéric Jousset, qui cofonda Webhelp, y investit avec une pointe mondiale : Marc Spiegler, à qui l'on doit le succès de la foire d'art contemporain Art Basel.

Cette académie sera gérée par la plateforme Art Market Minds, déjà organisatrice de l'Art Business

Conférence, qui rassemble chaque année des centaines d'experts à Londres, New York, Paris. La plateforme avait été rachetée en 2024 par ArtNova, le fonds d'investissement des industries créatives de l'entrepreneur, également propriétaire du magazine « Beaux Arts ».

Deux profils visés

« Nous visons les personnes travaillant dans d'autres secteurs et souhaitant se diriger vers l'art, et celles rejoignant une galerie, une maison de vente, etc., ayant besoin d'une formation », précise Jean-Baptiste Costa de Beauregard, directeur général délégué du groupe Beaux Arts & Cie.

« Nous nous situons à un moment où le monde de l'art a besoin de nouvelles perspectives et idées. C'est une opportunité d'un accès rapide à des connaissances solides sur l'état actuel et les évolutions potentielles du secteur », renchérit Marc Spiegler, pour

qui « l'enseignement est une passion de longue date », étant aussi professeur invité en management culturel à l'université Bocconi de Milan.

Après avoir dirigé Art Basel de 2007 à 2022, cette personnalité influente siège dans les instances de nombreuses institutions (Superblue Museum à Miami, futur musée d'art numérique UBS à Hambourg), apporte ses compétences aux fondations Luma, ArtTech et Art Explora (de Frédéric Jousset) et aux marques comme Prada.

« Ça apporte ce cursus par rapport aux cours en ligne bien rodés de Christie's Education ou du Sotheby's Institute ? » Les cours seront en direct et interactifs, délivrés par une personnalité incontournable de l'art. Dans la foulée, nous lancerons un séminaire entrepreneurial en ligne pour des personnes souhaitant affiner leur projet. Avant d'autres thématiques », pointe Jean-Baptiste Costa de Beauregard. La formation, non diplô-

manche, vise une centaine de participants pour ce premier cursus en anglais, de 10 heures (en quatre sessions), qui coûtera 910 euros. Elle permettra aux participants de rejoindre le réseau des 5.000 professionnels de The Art Business Conference. De leur côté, Sotheby's Institute, créé en 1969, et Christie's Education, en 1978, ont vu leur stratégie diverger au fil du temps.

Filiale ou externalisation

En 2002, la maison D'rahi a vendu son institut à l'américain Cambridge Information Group, qui a conservé le nom. Même si les liens ne sont pas coupés, le contenu n'est plus totalement maîtrisé par Sotheby's. Le Sotheby's Institute offre un master qui compte plus de 8.000 anciens étudiants et est partenaire de l'université de Manchester, de la National Association of Schools of Art and Design aux États-Unis et de l'université Tsinghua de Pékin.

Christie's, à l'inverse, garde la maîtrise de ses formations et les a fait évoluer, afin de coller davantage aux objectifs de la maison Pinauk. « Totalemment intégrée, Christie's Education est une partie importante de nos opérations », insiste Guillaume Cerutti, patron monde de Christie's, qui a cessé la délivrance d'un master en 2019, estimant trop concurrencé par les universités et écoles de commerce.

Aux cours in situ, à New York, Londres et Hong Kong, se sont ajoutés en 2017 des cursus en ligne en anglais, arabe et mandarin, suivis par des participants d'une centaine de pays, et incluant des interviews de professionnels reconnus comme l'économiste Clare McAndrew, auteure du rapport annuel UBS/Art Basel. Lors du lancement de cette plateforme en ligne, Guillaume Cerutti soulignait : « L'appétit pour l'art a pris de l'ampleur dans le monde, suscitant

une demande sans précédent pour une compréhension de l'industrie et du contexte pour collectionner. » Aujourd'hui sont également organisés à New York, Londres, Paris et Hong Kong, des forums : « Art et tech », « Restitutions d'œuvres »,

Programmes uniques

« La communauté de nos 1.500 anciens élèves continue naturellement de rayonner. Nous avons aussi des programmes d'apprentissage uniques, qui ont accueilli 194 apprentis en cinq ans. Recrutés ou pas par Christie's, ces jeunes repartent avec une formation opérationnelle et une sensibilité à l'esprit Christie's », poursuit le dirigeant. Quant à Drouot, comme Sotheby's, il s'est désengagé du secteur en confiant les clés de Drouot Formation à l'école privée Lesa fréquentée quotidiennement par 5.000 particuliers et professionnels et brassant chaque année 550.000 œuvres. ■

Nicolas Kahn,
son fils,
Muriel Bloch,
sa nièce,
Margot, Daniel Kenigsberg,
Guylène Bomart,
sa dernière compagne,

ont la tristesse d'annoncer le décès
de

Marcel-Francis KAHN,
professeur agrégé et émérite
à la Faculté de médecine Paris VII,
ancien chef de service
de Rhumatologie
à l'hôpital Bichat,
militant anticolonialiste
et pacifiste,
cofondateur de l'Association
France Palestine Solidarité,

survenu à l'âge de quatre-vingt-quinze
ans.

La cérémonie aura lieu le
10 janvier 2025, à 10 h 30, au
crématorium du cimetière du Père-
Lachaise, Paris 20^e.

kahnnicolas6@gmail.com

J'avais eu M F Kanh au téléphone vers 2014 qui me mettait en garde contre les témoignages flous de Tran To Nga, lui-même étant sur le terrain à cette même époque

DdM

Disparition de Marcel-Francis Kahn

L'Humanité Le 1er janvier

Disparition de Marcel-Francis Kahn, infatigable défenseur des droits des peuples

Le médecin rhumatologue de renom, militant engagé, vient de décéder à Paris, à l'âge de 95 ans. Nous publions l'hommage rendu par Isabelle Avran.

Marcel-Francis Kahn vient de décéder à Paris, à l'âge de 95 ans. Rhumatologue reconnu dans le monde, [Francis était un militant des droits des peuples, de l'Algérie au Vietnam et à la Palestine](#), un internationaliste qui a su mettre sa grande culture et ses valeurs antiracistes et humanistes au service d'une solidarité active et efficace et d'un engagement permanent.

Né dans une famille juive, il s'est engagé dans la Résistance avec les FFI dès ses 15 ans pour combattre l'occupation nazie et le régime de Vichy. Il épousera Rena Cukier, survivante des camps, décédée trop tôt, en 1974.

Militant syndical et politique, au PSU puis à la Ligue Communiste (dissoute en 1973), il

s'est engagé auprès du FLN pour l'indépendance de l'Algérie et, après une mission au Vietnam, a contribué à la création du tribunal Russel pour ce pays.

En 1970, professeur de médecine à l'Hôpital Lariboisière à Paris, il est parti en Jordanie avec d'autres médecins, via le Liban et la Syrie, et a soigné à Irbid des résistants palestiniens de l'OLP lors du tragique Septembre noir.

Dès la création de l'association France-Palestine en 1979, il a fait partie de sa coprésidence. Il vient de rejoindre ceux qui nous ont quittés depuis plusieurs années déjà : Louis Terrenoire, Louis Odru, Claude Bourdet.

Francis a fait partie de celles et ceux qui ont milité en faveur de la fusion des deux associations France-Palestine et AMFP qui a donné naissance à l'AFPS en 2001.

Il a été l'initiateur d'un appel « En tant que juifs » condamnant la politique israélienne d'occupation et l'usurpation de la mémoire des victimes du nazisme. « *Citoyens de la planète, nous n'avons pas de raisons ni pour habitude de nous exprimer en qualité de juifs* Nous combattons le racisme, dont, bien sûr, l'antisémitisme sous toutes ses formes (...) Mais, en prétendant parler au nom de tous les juifs du monde, en s'appropriant la mémoire commune, en s'érigant en représentants de toutes les victimes juives passées, les dirigeants de l'État d'Israël s'arrogent aussi le droit de parler, malgré nous, en notre nom. Personne n'a le monopole du judéocide nazi. Nos familles ont eu leur part de déportés, de disparus, de résistants. Aussi le chantage à la solidarité communautaire, servant à légitimer la politique d'union sacrée des gouvernants israéliens, nous est-il intolérable. » écrivait-il déjà en 2000, avec de nombreux signataires dont son ami Stanislas Tomkiewicz, appelant alors à un réel processus de paix.

Contre l'occupation et la colonisation israéliennes de la Palestine, les violences qu'elles engendrent, il a été l'un des fondateurs du tribunal Russel pour la Palestine lequel a mis en lumière la politique d'Apartheid israélienne.

Défenseur du droit international, il a milité pour la coopération entre résistance palestinienne, anticolonialistes israéliens et mouvements de solidarité dans le monde et s'est engagé contre l'impunité des dirigeants de Tel-Aviv. Autant de combats lucides d'une terrible actualité.

Ses amies et amis se rappelleront sa solidarité envers les opprimés et celles et ceux qui résistent. Ils se rappelleront aussi sa défense du service public qu'il n'a jamais quitté et du droit à la santé. Ils se rappelleront de débats parfois vifs toujours passionnés.

Une génération s'éteint. Mais sa mémoire restera, celle de l'engagement pour la justice et l'égalité des droits sans frontières.

Les obsèques de Marcel-Francis Kahn auront lieu le vendredi 10 janvier à 10h30 au grand crématorium du Père-Lachaise.

Isabelle Avran

AU CARNET DU «MONDE»

Décès

Sa famille,
Ses amis,
Ses proches,

ont l'immense tristesse de faire part
du décès de

M^{me} Marie-Claude BEAUD,

conservateur adjoint
puis directeur, musée de Grenoble
(1969-1978),
conservateur, musée de Toulon
(1978-1984),
directeur, Fondation Cartier
pour l'art contemporain,
Jouy-en-Josas et Paris
(1984-1994),
directeur général,
American Center, Paris, New York
(1994-1996),
conservateur général,
Union centrale des arts décoratifs,
Paris (1996-1999),
directeur général,
Musée d'Art Moderne
Grand-Duc Jean,
Mudam, Luxembourg
(2000-2008),
directeur,
Nouveau musée national
de Monaco (2009-2021),

commandeur de l'ordre
de la Couronne de chêne
(Luxembourg),
commandeur de l'ordre
du Mérite Culturel (Monaco),
officier de l'ordre de Mérite civil
et militaire d'Adolphe de Nassau
(Luxembourg),
chevalier de l'ordre national
de la Légion d'honneur (France),
chevalier de l'ordre
des Arts et des Lettres (France),

survenu à Toulon,
le 29 décembre 2024,
à l'âge de soixante-dix-huit ans.

Les obsèques seront célébrées le
mardi 7 janvier 2025, à 14 h 45, au
crématorium de La Seyne-sur-Mer
(Var).

Cet avis tient lieu de faire-part et
de remerciements.

Olivier Todd avait été enfant caché avec Claire Turyn

**J'avais connu
Marie-Claude
Béaud 1978 quand
elle était
conservateur du
Musée de Toulon**

**Musée qu'elle a
dépeussieré
et ville où elle
s'est retirée
quand elle a
quitté Monaco.**

**Pour moi elle a
toujours été
une apparatchik
nationale
qui a su imposer
sans réformer en
profondeur DdM**

Le Monde

VENDREDI 3 JANVIER 2025

Marie-José Bedez-Todd,
son épouse,
Emmanuel, Camille (†), Samuel (†),
Aurélia,
ses enfants,
David, Marie, Nicolas, Anita,
Mathilde, Louise, Hadrien,
ses petits-enfants,
Chantal Charpentier-Bisiaux,
Catherine Spirt-Noone,
sa sœur
et ses filles
Et William Noone,
Mister Anh,
son chat,

ont la profonde tristesse d'annoncer
la disparition de

Olivier TODD,
écrivain et journaliste,

survenue le 28 décembre 2024,
à Paris,
à l'âge de quatre-vingt-quinze ans.

Les obsèques auront lieu le vendredi
3 janvier 2025, à 15 heures, au cimetière
du Montparnasse, 3, boulevard Edgar-
Quinet, Paris 14^e.

(Le Monde du 2 janvier).

18 |



L
 (DST) ; deve
 guement in
 avec les ren
 rection gér
 en 2014), a
 des service
 rinauo ruanf

ger est refusé. Le 1^{er} septembre 1958, en re
 vance, sa mutation au siège de la DST est ac
 ceptée. Difficile ne pas y voir la main de Mos
 cou. Le cœur du contre-espionnage français
 revêt un intérêt majeur et est l'aboutissement
 logique d'une stratégie parfaite d'infiltration.

Les soupçons autour d'un agent de la DGSE

Cité dans les archives Mitrokhine, l'espion Jean-Marie Montier a fait l'objet d'une enquête interne

de
1025

not
tifs
l se
sui-
art,
ais,
suis
sai-
s Je
An-
no-
ont
sue

DANIEL ESPINASSE

14 | HORIZONS

Quand le **KGB** s'intéressait au « Monde »

A l'époque de la guerre froide, le KGB avait affublé *Le Monde* du nom de code « Vostok » (« messager » en russe), mais il arrivait aussi que le quotidien soit juste désigné « Monde » dans les échanges avec le quartier général, à Moscou. Des archives le confirment : celles, précieuses, remises aux Britanniques, en 1992, par Vassili Mitrokhine (1922-2004), un transfuge réfugié au Royaume-Uni. A en croire cet ancien du KGB, nul fut lon-

GUERRE FROIDE. LE TEMPS DES « TAUPES » 415 Plusieurs médias français ont fait l'objet, à l'époque, de manœuvres d'infiltration plus ou moins abouties. « *Le Monde* » n'a pas échappé à la règle, comme le confirme l'étude des archives du transfuge soviétique Vassili Mitrokhine

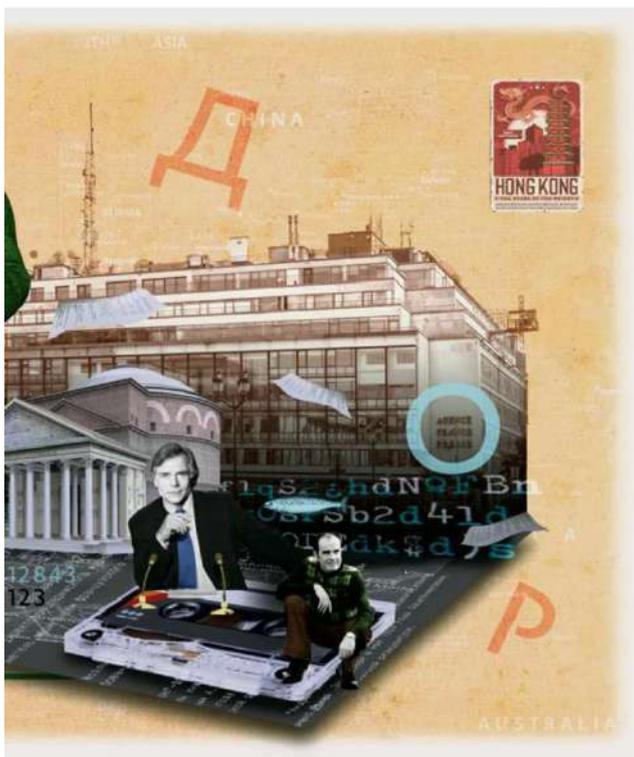
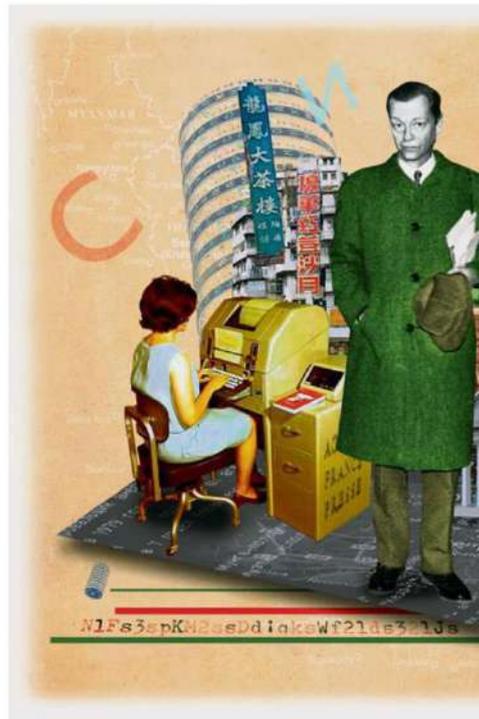


L'AFP, une cible de choix pour le KGB

GUERRE FROIDE. LE TEMPS DES « TAUPES » 5/5 Entre 1956 et 1982, le renseignement soviétique a recruté comme agents six journalistes de l'Agence France-Presse, une structure-clé dans la diffusion de l'information

Place de la Bourse, à Paris, face aux colonnes du Palais Brongniart se dresse un autre bâtiment chargé d'histoire. Le siège de l'Agence France-Presse (AFP). Des générations de journalistes ont travaillé ici, et d'autres continents de s'y activer pour envoyer leurs dépêches aux médias du monde entier. Ils étaient quelques centaines lorsque l'AFP s'est installée dans ces murs, en 1944. Ils sont aujourd'hui près de 2000, répartis en France et à l'étranger. Du temps de la guerre froide, cette omniprésence discrète et ce rôle central dans la diffusion de l'information faisaient de l'agence une cible prioritaire du renseignement soviétique. Les archives du KGB transmises en 1992 aux Britanniques après la chute de l'URSS par le transfuge Vassili Mitrokhine livrent aujourd'hui des informations inédites sur le niveau de pénétration

sûre. L'homme de l'AFP à Hongkong a accès à nombre de sources officielles et se déplace dans toute la région, de l'Asie du Sud-Est à l'Extrême-Orient. Alors que Mao Zedong et le Parti communiste chinois ont fini d'asseoir leur pouvoir sur le pays, Hongkong est le passage obligé des Occidentaux pour accéder à la Chine. Lari et son épouse deviennent les intimes de quelques célébrités. Les écrivains Joseph Kessel et Jean Lartéguy sont des habitués de la maison où ils débattent, jusqu'à tard, du communisme, du déclin du système colonial ou de leurs souvenirs de la seconde guerre mondiale. On y croise Mag Bodard, correspondante du magazine Elle en Indochine, future productrice de cinéma et épouse de Lucien Bodard, un autre baroudeur littéraire, puis de Pierre Lazareff, patron du quotidien *France-Soir*. Le reporter de guerre et cinéaste Pierre Schoendoerfer, prisonnier lors de la



Le journaliste Pierre-Luc Séguillon, « contact confidentiel »

Catholique, marqué à gauche, l'ex-rédacteur en chef de « Témoignage chrétien » était une source prisee par le renseignement soviétique

Le ton amical et très polémié avec lequel il animait l'émission de télévision « Questions à domicile », avec Anne Stéclair, sur TF1, à la fin des années 1980, a marqué la mémoire des téléspectateurs de cette époque. Et peu d'entre eux auraient pu imaginer que Pierre-Luc Séguillon (1940-2020), l'un des grands noms du journalisme politique, à l'allure si respectable, était aussi très apprécié de Moscou et du renseignement soviétique, pour lequel il semble avoir été un « contact confidentiel ». C'est l'une des surprises encore contenues dans les archives du KGB, transmises, en 1992, par le transfuge Vassili Mitrokhine, que *Le Monde* a consultées au Churchill College, à Cambridge, en Angleterre. A l'origine, son prénom était Pierre, et non Pierre-Luc, et cette évolution doit beaucoup à sa foi chrétienne. Le parcours de cet homme né à Nancy, en 1940, n'est singulier, entre religion et politique, à gauche toute. Après avoir décroché plusieurs licences (philosophie, théologie, arabes) et un diplôme de l'Institut des lettres orientales de Beyrouth, il se destina à la prêtrise, dans les années 1960, à Lyon. Devenu « frère Luc », il est ordonné le 30 juin 1968. Mais cet engagement sera de courte durée. Sans pour autant renier sa foi, il quitte les dominicains deux ans plus tard pour se marier et fonder une famille.

national du Mouvement de la paix et vice-président du Conseil mondial de la paix, des structures contrôlées par le PCF depuis des décennies. Ces fonctions le conduisent à présider des événements publics, comme en 1983, à Paris, avec Georges Marchais, secrétaire général du PCF. Dans les archives du KGB, accéso à « Kelt », on peut lire ceci : « Rédacteur en chef adjoint du journal français catholique de gauche, « Témoignage chrétien », qui aurait « des contacts solides auprès du ministre des affaires étrangères, Michel Jobert ». Et aussi cette appréciation : « jeune journaliste promis à un brillant avenir. » Il est également noté, en 1977, que « le directeur de la mission d'édition communiste française Editions sociales, Antoine Spire, propose à « Kelt » d'écrire un livre sur [Georges] Marchais ». La résidence du KGB à Paris soutient cette proposition, mais demande à « Kelt » de lui remettre des copies des enregistrements de ses conversations avec Marchais. Le monde du renseignement est truffé, par nature. Thierry Wolton, un journaliste indépendant, auteur notamment du KGB en France (Gallimard, 1977), a rencontré Pierre-Luc Séguillon avant sa mort, en novembre 2010, pour évoquer ses liens présumés avec Moscou. Thierry Wolton se souvient que l'ex- frère Luc « avait admis avoir « peut-être » servi les intérêts de

Le Monde
DIMANCHE 5 - LUNDI 6 JANVIER 2025

RENCONTRE | 21

Coco « L'attentat contre "Charlie Hebdo" continue de m'habiter sans arrêt »

ENTRETIEN

Le fardeau de la culpabilité a longtemps pesé sur Corinne Rey, alias Coco, après l'attentat qui décima la rédaction de *Charlie Hebdo*. Le 7 janvier 2015. Celle qui, sous la menace d'une kalachnikov, ouvrit la porte du journal satirique aux frères Kouachi s'est relevée en trouvant refuge dans le dessin et dans l'esprit de corps d'une rédaction fondamentalement éprise de liberté. Devenue en parallèle la dessinatrice de *Libération*, elle publie un recueil de reportages consacrés à la maltraitance animale, *Pauvres bêtes* (Les Échappés, 2024).

Je ne serais pas arrivée là si...

... Si je ne m'étais pas accrochée au dessin, et si on ne m'avait pas soutenue dans cette voie-là. Depuis toute petite, je voulais en faire un métier, mais sans savoir lequel en particulier. Un professeur de l'École européenne supérieure de l'image, à Poitiers, a eu un rôle-clé en me conseillant de solliciter un stage à *Charlie Hebdo*. Mon père, vendeur, m'a aussi beaucoup encouragée. Il jouait de la guitare et du saxo dans plusieurs groupes en Haute-Savoie, et il était sensible au dessin. Dessiner peut être perçu comme un truc de saltimbanque, pas comme un «vrai» métier. Cela peut contrarier des vocations, mais je n'ai jamais douté de la mienne.

Pourquoi ?

Parce que j'aime dessiner. Même en dehors du travail, je dessine pour le plaisir de dessiner, à la manière d'un loisir. Le dessin crée une bulle dans laquelle je me sens bien. À cette époque, c'était aussi une évasion, une échappatoire à bien des maux, parfois.

Lesquels ? Il y a quelques années, vous évoquez des « problèmes d'alcool à la maison »...

C'est vrai, même si je n'ai jamais aimé en parler. C'est incomparable, mais le dessin s'est avéré également une forme d'échappatoire après l'attentat. Il fallait continuer à faire le journal et fuir toutes les images que nous avions en tête. Dessiner, c'est faire travailler l'imagination, se concentrer, réfléchir. Ça peut aider à se sauver de passes très difficiles, voire épouvantables.

Comment vous êtes-vous dirigée vers le dessin de presse ?

Après mon bac, j'ai intégré les Beaux-Arts de Lyon, j'étais très heureuse de quitter Annemasse, mais j'ai vite déchanté, ayant peu d'atomes crochus avec l'art conceptuel, qui avait une place très importante en cours – je me souviens d'avoir dû réaliser une sculpture à partir de déchets ramassés en ville ! Heureusement, un prof de dessin m'a éveillée au dessin d'actualité et aux sujets de société. L'un de mes premiers travaux dessinés a été consacré à ces femmes qui proposent des discussions érotiques via des numéros de téléphone surfactés. Cela ne m'a pas empêchée d'être virée des Beaux-Arts en fin de première année.

Vous vous retrouvez donc à Poitiers, où un autre enseignant vous suggère de frapper à la porte de « Charlie Hebdo »...

Je dessinais alors des images un peu loufoques et trash, des personnages avec plein de dents. Ce prof, qui était abonné à *Charlie*, trouvait qu'il y avait une liberté de ton dans mon travail. Ma nature plutôt timide ne m'a jamais dissuadée d'aller à fond dans le dessin. Comme je n'avais jamais fait de caricatures jusque-là, je me suis entraînée à dessiner des « Sarkozy » pendant mon job étudiant. J'ai envoyé ma demande de stage à *Charlie* au tout dernier moment, sans avoir eu le temps de remplacer l'enveloppe sur laquelle il y avait une tache de café, ça faisait un peu fumiste.

Mais vous avez été prise...

Tout à fait. C'était en 2007, je suis montée à Paris où je me suis fait héberger par un copain de l'école. Il est aujourd'hui mon mari et le père de mes enfants. Je revenais le soir très enthousiasmée par ce stage, j'aidais à faire les plis pour les abonnés, je participais aux réunions... J'étais dans le chaudron, au milieu d'une ambiance qui mêlait sérieux et déconade. La rédaction était très majoritairement masculine, et personne ne me faisait remarquer que j'étais une femme, sauf dans le bon sens. Cabu se félicitait d'en accueillir une. Honoré y était également très sensible.

Comment votre intégration s'est-elle passée ?



À Paris, le 12 décembre 2024.

JEEL SAGEY/APP

JE NE SERAIS PAS ARRIVÉE LÀ SI... Chaque semaine, « Le Monde » interroge une personnalité. Dix ans après la tuerie du 7 janvier, l'illustratrice décrit l'échappatoire à « bien des maux » procurée par le dessin

Cela a été assez long, car j'étais très impressionnée par le niveau de dessin des uns et des autres, par leurs idées, leur confiance en eux aussi – à l'époque, j'en manquais cruellement. Ils ont tous été très sympas avec moi, notamment Cabu. On pouvait aller le voir et lui demander conseil, car il était abordable, généreux et animé par une envie de transmettre. Tout le monde le voyait comme un modèle. En matière de caricature, il donnait le « la », avec sa manière bien à lui de synthétiser les tranches nouvelles. Éditorialement, sa voix comptait aussi beaucoup. Il était un leader, sans l'être trop non plus, car ce n'était pas sa personnalité.

Vous souvenez-vous de votre premier dessin publié ?

Il représentait la nageuse Laure Manaudou, qui s'apprêtait à plonger avec des boulets symbolisant ses difficultés personnelles – un dessin très nul ! J'ai mis du temps à affiner mon trait et à comprendre les ressorts et les codes du métier. Cela paraît simple, le dessin de presse, mais c'est beaucoup plus fin qu'on ne le croit. Il faut être efficace et léroce, impertinent, impactant. C'est aussi une forme de laboratoire. Trouver un angle d'attaque autour d'un fait d'actualité permet de toucher les limites acceptables, dans le respect de ce que permet la loi, bien sûr. Pour *Libération*, j'essaie parfois de choquer en proposant un premier dessin épouvantable, puis un deuxième plus éditorial et un dernier plus poétique. Je cherche, j'explore, c'est selon l'inspiration du moment, aussi.

Quand avez-vous pris conscience que ce métier pouvait être dangereux ?

En 2011, après l'incendie de *Charlie Hebdo*, à la suite de la parution d'un dessin de Luz en un représentant un Mahomet rigolard. On ne faisait que notre boulot. La montée de l'islamisme était un sujet d'actualité parmi d'autres. Rapidement on est retournés au travail, personne ne voulait arrêter le journal.

Des protections ont été mises en place autour de Charb, de Luz et de Riss. En tant que pigiste qui venait épisodiquement, la vue d'officiers de sécurité suffisait à me rassurer, d'autant que le procès de 2007 sur la publication des caricatures danoises avait établi le principe que rire des idéologies et des religions ne signifiait en aucun cas attaquer les croyants. Mais ce n'est pas ça qui me préoccupait le plus.

Qu'est-ce qui vous préoccupait ?

À la fois le retentissement de nos dessins et le manque de soutien. D'après certains discours, nous avions mis de l'huile sur le feu, on entendait beaucoup de « oui mais », de « est-ce que vous ne l'avez pas cherché... ». C'était lamentable. Nous luttons encore, aujourd'hui, contre ce genre de réactions. Dans un journal, la satire peut paraître acide, violente, mais ça reste des idées et du dessin, ça ne tue pas. On peut ne pas aimer. Mais rien ne saurait justifier que des dessins posent problème au point de recevoir des menaces ou d'être tué.

Avez-vous conscience d'un certain risque ?

Qui pouvait imaginer ce qui est arrivé le 7 janvier 2015 ? On restait focalisés sur la fabrication du journal, dans la bonne humeur, malgré les difficultés financières. Les responsables, Charb et Riss à l'époque, ne donnaient pas l'impression de paniquer, ils étaient plutôt combattifs. Nous aussi, je crois.

C'est vous qui, sous la menace armée des terroristes, allez taper le code d'entrée donnant accès à la rédaction de « Charlie Hebdo ». Un fort sentiment de culpabilité va vous accompagner par la suite, comme vous l'avez raconté dans votre album « Dessiner encore » (Les Arènes, 2021). Est-il toujours présent ?

Je ne me sens plus aussi coupable. Disons que je fais avec, je n'ai pas trop d'autres choix. Je suis sortie de la bouche infernale, mais le 7 janvier continue de m'habiter sans arrêt. Ce qui est aussi difficile à accepter, dix ans après, c'est le sentiment d'impuissance. Ces gars ont été lâches de s'attaquer à des dessinateurs et à une femme comme moi de 1,61 mètre et de 50 kilos. Il y avait une disproportion en tout. Leur haine, notre pacifisme. Leurs armes, leur monstruosité, et nous qui étions là, avec nos plumes, nos stylos, nos crayons, à défendre des idées, à rire. En voulant tuer *Charlie*, ils ont pensé imposer leur loi de fanatiques, alors que nous prôinions la liberté, de penser et de dessiner. Un vrai choc de civilisations.

Avez-vous fait un travail sur vous-même pour guérir ?

Ce jour est toujours là. Il est ineffaçable. Dessiner pour *Charlie*, et même dessiner tout court, c'est accompagner Cabu, Charb, Honoré, Tignous, Wolinski... On se doit de poursuivre ce qu'ils ont porté pendant toute leur vie, de défendre le journal qu'ils défendaient. Le 7 janvier n'est jamais sorti de nos têtes. Il est même important d'en parler de manière mémorable, comme nous le faisons dans des écoles. On y fait aussi référence dans nos dessins, à travers l'évocation des professeurs Samuel Paty ou Dominique Bernard, qui faisaient en quelque sorte le même métier que nous, parce qu'ils défendaient la liberté.

Comment avez-vous fait pour ne pas vous effondrer ?

Je n'en sais rien, à vrai dire. C'est vertigineux quand on y pense. Je n'aime pas trop le mot « résilience » qu'on utilise à toutes les sauces. On fait avec ce qu'on a. Mon mari, mon père, des amis ont été présents. Au journal, on a toujours eu à cœur de se soutenir, de rester soudés et de se retrousser les manches, même si, intérieurement, chacun a géré ça à sa manière. Il y a eu une grande détresse – psychologique, voire physique – chez nous tous. Les états d'âme, les troubles post-traumatiques sont encore là. Mais on continue notre traversée de « l'après ». On n'en verra sans doute jamais le bout. En attendant, il faut avancer.

Acceptez-vous le terme de « survivant » ?

Oui. Et parmi celles et ceux qu'on a effectivement appelés « les survivants », Simon était un point de repère.

Simon Fieschi, le webmaster de « Charlie Hebdo », gravement blessé lors de l'attentat, qu'on a retrouvé mort en octobre 2014 dans une chambre d'hôtel à Paris...

Il a tout fait pour se relever de cette balle de kalachnikov. Voir Simon debout, évoluer parmi nous, fonder une famille, aller parler dans les écoles alors que son état était très précaire a été une leçon. Très atteint psychologiquement, il n'a jamais cessé de réfléchir et de penser le journal, comment lui être utile. Le voir se battre ainsi pour survivre m'a interdit de baisser les bras. Sur son lit d'hôpital, il m'avait dit qu'il ne savait pas ce qu'il avait de « pire » entre ma culpabilité d'avoir ouvert la porte aux terroristes et sa souffrance physique. Même si j'en avais à l'époque, il n'y avait pas de comparaison possible. « Arrête tes conneries ! », lui ai-je lâché en rigolant. Sa mort nous a foutus par terre. Il est difficile de ne pas voir en lui une victime à retardement et, dans sa disparition, un nouveau 7 janvier.

Vous avez remplacé Willem à « Libération » en 2021. Avez-vous hésité à prendre sa succession ?

Quand Denis Olivennes (alors directeur général de *Libération*) m'a appelée pour me proposer le job, je suis restée bouche bée. Il était hors de question que j'arrête de dessiner pour *Charlie*. J'ai négocié pour pouvoir mener les deux de front. Willem a travaillé pendant quarante ans à *Libé*, avec une grande liberté. Dessiner à sa suite allait générer beaucoup de stress, une pression dingue. C'était aussi un challenge stimulant et réjouissant : j'allais pouvoir publier des dessins à un rythme quotidien. J'ai revu Willem récemment. Il m'a dit : « C'est exceptionnel, tes dessins ! » Il exagère, mais je me suis sentie soulagée.

Vous style corrosif et irrévérencieux contraste avec la timidité que vous évoquez...

J'ai aussi mon caractère, je peux être impulsive et même un peu punk, n'en avoir rien à foutre. Mais je reste quelqu'un de réservé, oui. On ne s'imagine pas qu'il y a une fille comme moi derrière mes dessins les plus trash. J'espère en tout cas qu'on n'est pas venu me chercher parce que j'ai des nichons, comme je l'ai dit en arrivant à *Libération* la suite du communiqué de M. Olivennes se félicitant que « pour la première fois, le dessinateur de presse d'un grand quotidien national se trouve être une dessinatrice ». J'espère en tout cas éveiller des vocations chez des jeunes dessinateurs.

Avez-vous peur, parfois ?

Depuis l'attentat, je développe en permanence des réflexes d'hypervigilance. J'en suis arrivée à ne pas mettre mes lunettes de myope dehors, car je préfère voir flou le visage des gens. Je porte un bonnet sur la tête, je regarde par terre dans la rue, de façon qu'on ne me reconnaisse pas. Ça me tranquillise. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR FRÉDÉRIC POTET

24 | TÉLÉVISION

Le Monde
MARDI 7 JANVIER 2025

Quatre mois dans le quotidien de « Charlie Hebdo »

Un documentaire suit la rédaction jusqu'à l'élaboration du numéro spécial daté 7 janvier, dix ans après l'attentat

FRANCE 2
MERCREDI 8 - 00H10
DOCUMENTAIRE

Pour des raisons évidentes de sécurité, le lieu où, chaque mercredi, se réunit la rédaction de *Charlie Hebdo* n'est pas précisé. Pas plus que les caméras ne sont autorisées à pénétrer dans les locaux actuels du journal satirique, où toute l'équipe travaille. Avec en point d'orgue, en 2025, le numéro spécial du 7 janvier – son élaboration sert de fil rouge au film. Dix ans après le 7 janvier 2015. Ce jour-là, Chérif et Saïd Kouachi, deux terroristes djihadistes, pénétrèrent dans les locaux du 6-10, rue Nicolas-Appert, dans le 11^e arrondissement de Paris, armés d'une Kalachnikov et font un carnage.

Farmiles morts Stéphane Charbonnier (dit Charb), rédacteur en chef; la psychanalyste Elsa Cayat; les journalistes et dessinateurs

Georges Wolinski, Philippe Honoré, Bernard Maris, Jean Cabut (dit Cabu), Bernard Verlhac (dit Tignous). Et Simon Fieschi, webmaster mort le 17 octobre 2024, « victime à retardement », dit Corinne Ray, dite Coco, une des rescapés, avec Ségolène Vinson, Philippe Lançon, Fabrice Nicolino et Laurent Sourisseau, dit Riss.

Avenir et transmission
Riss (Laurent Sourisseau) a immédiatement repris la direction de la rédaction de *Charlie*. Et, le 14 janvier 2015, le journal était dans les kiosques, parce qu'il ne fallait pas que les terroristes gagnent.

L'objectif reste le même dix ans après, comme en témoigne l'extraordinaire (au sens littéral du terme) film de Jérôme Lambert et Philippe Picard. Ils sont les seuls à avoir eu le droit de franchir la porte blindée à l'entrée et de partager pendant quatre mois le quotidien de l'équipe de *Charlie*.

Quatre mois riches en actualité, entre la situation politique française, le procès de Mazan, le procès de Peter Cherif (complice des frères Kouachi), l'élection de Donald Trump et le procès de l'assassinat de Samuel Paty.

Au fil des événements, les réalisateurs ont enregistré les échanges, les discussions, mais uniquement en bandes-son. A l'image n'apparaissent que de très gros plans et les caricatures du dessinateur Juin, crayonnées à chaud.

Parallèlement, un décor a été reconstitué pour les interviews.

Même si Coco ou Riss évoquent le jour de la tuerie, le sujet ici est l'avenir, la transmission. Comment de jeunes journalistes ont pu s'intégrer à l'équipe, tels Jean-Loup Adénor, rédacteur en chef adjoind à *Charlie Hebdo*.

Si la rédaction a un ton qui lui est propre, le documentaire semble chercher le sien, entre respect et vannes « à la Charlie ». Un humour salvateur.

L'évocation de la carrière de Riss est l'occasion de revoir des images d'archives du premier *Charlie*, avec le professeur Charon et François Cavanna, avec Cabu et Wolinski. Les protagonistes reviennent également sur février 2006 et « l'affaire » des caricatures danoises. Plusieurs ressentent le besoin de préciser que si *Charlie* n'existait pas, des professeurs d'histoire-géographie se feraient tuer quand même. « Les premières victimes de l'islamisme dans le

monde, ce sont les musulmans », rappelle Jean-Loup Adénor. « Il ne faut pas se laisser impressionner », réplique Coco.

Nous n'avons pas pu visionner la fin du documentaire, qui doit s'achever sur la une du *Charlie* daté 7 janvier. ■

CATHERINE PACARY

Charlie, envers et contre tout, documentaire de Jérôme Lambert et Philippe Picard (Fr., 2024, 52 min). Et sur France.tv



La dessinatrice Coco, dans « Charlie, envers et contre tout », de Jérôme Lambert et Philippe Picard. ZADIG PRODUCTIONS



**"L'ennui naquit un jour de l'uniformité",
a écrit l'écrivain et dramaturge Antoine Houdart de la Motte**

Je fais mien cet aphorisme pour justifier la diffusion de cette feuille de route et des diaporamas qui l'accompagnent.

Pour la seconde fois (1), en effet, les photos qui accompagnent le texte explicatif sont celles d'un Ingénieur des Mines, Louis Gascuel, qui, dans le cadre de sa profession, il y a plus d'un siècle, parcourut le monde, et donc l'Asie, et, dans le cas d'espèce, l'Indonésie alors dénommée "Indes Néerlandaises".

Leur intérêt documentaire justifie, à mes yeux, et aux vôtres j'espère, cette exception à l'habituelle règle de la diffusion de mes seules photos.

Louis Gascuel a réalisé deux missions en Indonésie, et plus précisément sur l'île de Bornéo. La première fois en 1900/1901. La seconde en 1906.

Ce sont les photos de cette première mission, réparties sur trois diaporamas, que vous trouverez dans cet envoi. Les photos de la seconde mission vous seront envoyées ultérieurement.

Des photos précédées d'une feuille de route dont l'objet est de vous présenter le contexte géopolitique dans lequel s'inscrivaient ces missions.

Je profite de ce mail pour vous souhaiter une bonne nouvelle année 2025

Amicalement

Jean-Michel

**Feuille de route 84 : « les Indes néerlandaises ...
dans une malle cévenole »**



Les Indes orientales néerlandaises (en rose)

À la différence de la majorité des photographes-voyageurs, lorsque je quitte mon « chez moi » pour une destination lointaine, je n'ai, bien souvent, pas de projet photographique précis en tête. Pour moi, la curiosité - ou plutôt le souci permanent d'une « recherche explicative » du monde, de ses complexités, mais aussi de ses beautés- est un moteur suffisant pour vouloir témoigner, par l'écrit et par la photo, de ce que je découvre .. à condition toutefois de savoir donner du « temps au temps » -un bien de plus en plus rare !-.

Il en fut ainsi, peut-être les plus anciens des lecteurs s'en souviennent-ils, d'une feuille de route (1) et de cinq diaporamas (2), fruits d'une rencontre autour d'un petit-déjeuner à Phnom Penh, avec le petit-fils d'un Ingénieur des Mines, Louis Gascuel, qui, en 1904, parcourut l'Asie du sud-est.

**

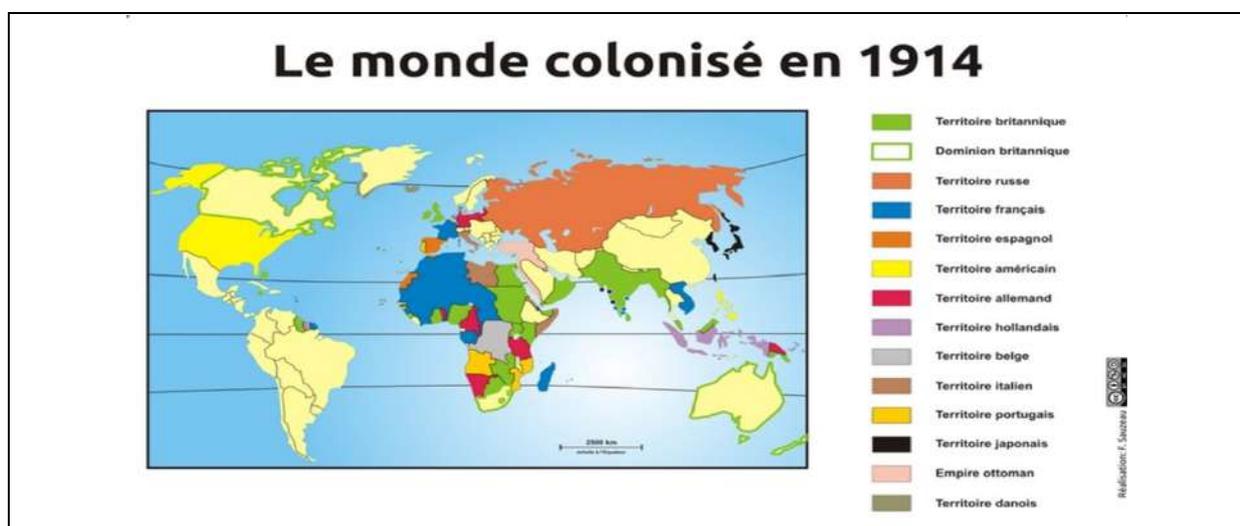
Lors de la publication de ce texte et de ces photos, en 2019, je vous avais signalé que Louis Gascuel avait également réalisé deux missions en Indonésie, missions qui avaient été pour lui une nouvelle occasion de donner cours à une de ses passions : la photo. Ce sont ces clichés que je vous propose de découvrir dans les diaporamas qui accompagnent cette feuille de route.

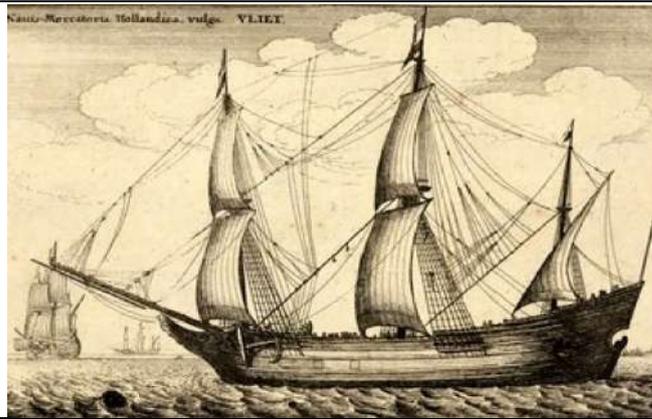
**

Avant toutefois de découvrir par les images ce qu'était -une partie de- l'archipel indonésien au début du siècle dernier, il me paraît utile, voire indispensable, par l'écrit, de les resituer dans leur contexte historique. Je vous invite donc d'abord à une plongée dans le passé pour découvrir ce que l'on dénommait alors : « les Indes orientales néerlandaises ».

- **L'histoire des Indes orientales néerlandaises**

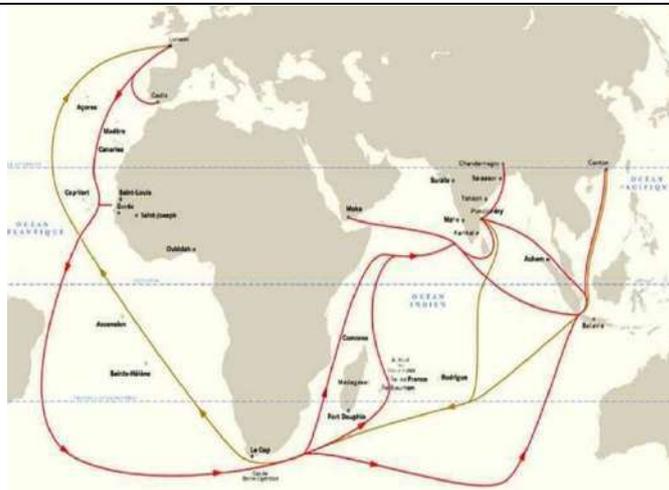
Vers la fin du XVIIIème siècle et au début du XIXème siècle, les deux Amériques se sont libérées des présences des puissances européennes. Mais, en 1900, c'est sur la quasi-totalité de l'Afrique et une grande partie de l'Asie que les grands pays européens étendaient leur domination.





Navire hollandais

Au XVIIème siècle, la marine hollandaise est la première flotte commerciale au monde



Carte des escales de la compagnie des Indes



Les progressives extensions territoriales des indes néerlandaises

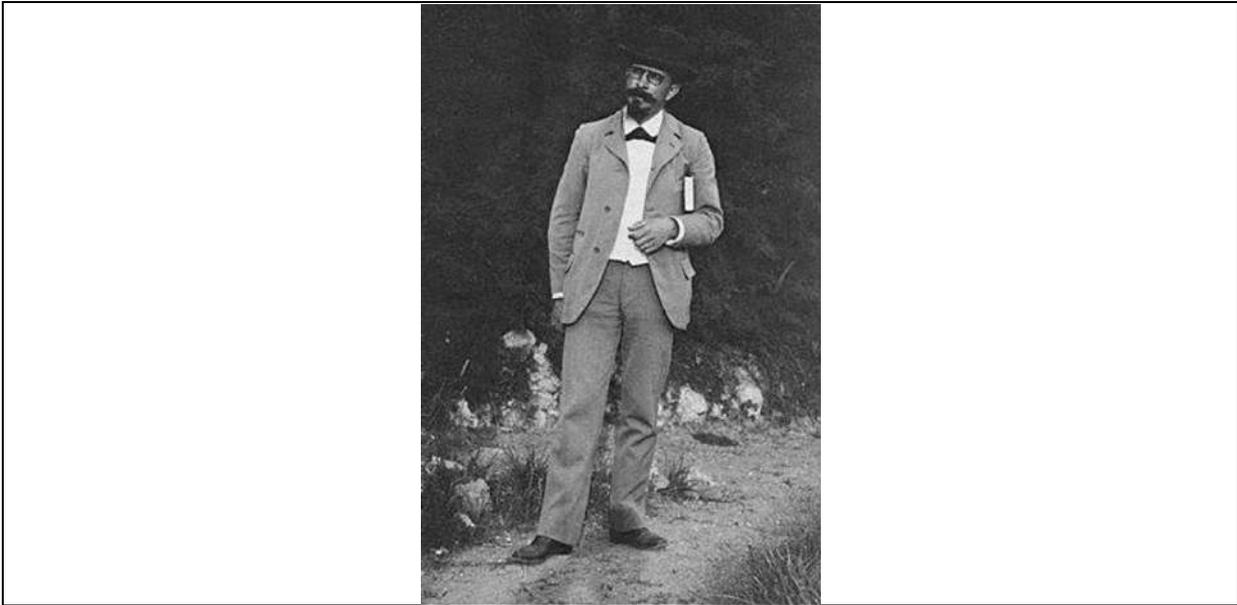
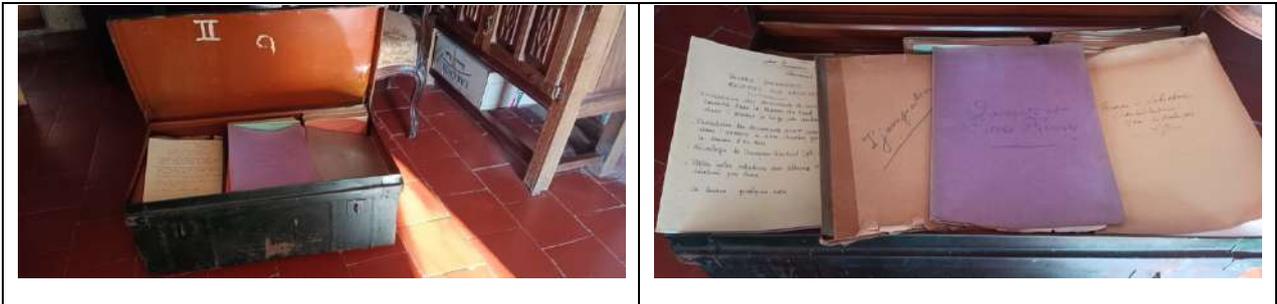


Photo de Louis Gascuel



La seconde malle où se trouvent encore les archives de Louis Gascuel



Au sud de l'île de Bornéo : la ville de Banjamarsin

**

- **De l'intérêt des photos**

Louis Gascuel ne réalisera pas d'autres missions en Asie, consacrant l'essentiel de sa vie professionnelle à l'Amérique du sud (1). Il n'y a donc pas d'autres photos retraçant ses missions asiatiques que celles contenues dans diaporamas joints à cette feuille de route et celles retraçant sa mission au Laos en 1904 (1).

Des photos qui nous permettent une plongée dans le monde de nos aïeuls. Et, pour moi, surtout des photos qui nous permettent de prendre conscience de la distance qui nous sépare d'un monde que seulement un peu plus d'un siècle nous sépare. Pour illustrer ce constat, j'ai décidé de terminer cette feuille de route par une série de photos actuelles de villes que vous découvrirez dans les diaporamas telles qu'elles étaient en 1900 ou 1906 : Jakarta (alors appelée Batavia), Singapour et Johor(e).



Jakarta



Singapour



Johor

Un siècle seulement, mais des bouleversements plus profonds que lors des précédents millénaires. Bouleversements dans nos modes de vie (6). Mais dans nos têtes ?

**

Tous mes remerciements à la famille Gascuel qui m'a autorisé à diffuser les photos relatives aux missions de Louis Gascuel dans les « Indes néerlandaises » auprès de mes habitués destinataires des feuilles de route et des diaporamas.

Si vous souhaitez en savoir davantage sur ces photos ou en faire une quelconque utilisation, il vous convient d'obtenir l'autorisation de la famille Gascuel. N'hésitez pas à me contacter à cette fin.

**

Jean-Michel GALLET

La feuille de route « les Indes néerlandaises .. dans une malle cévenole » avait pour objet de vous situer le contexte dans lequel se sont déroulées les deux missions de Louis Gascuel dans les Indes néerlandaises au début du siècle dernier. Place maintenant aux images.

La première mission (1900/1901) est reprise dans les diaporamas 94-1, 94-2 et 94-3

La seconde mission (1906) est reprise dans les diaporamas 95-1 et 95-2

**

Malgré une qualité technique qui ne peut être celle des photos d'aujourd'hui, j'ai fait le choix de reprendre la plus grande partie des photos prises par Louis Gascuel, considérant que leur intérêt premier était d'abord dans leur aspect documentaire.

**

Les photos de Louis Gascuel sont la propriété du « fonds Louis Gascuel ». Toute utilisation est soumise à une autorisation de ce fonds.

Jean-Michel GALLET

**Mission de Louis Gascuel dans les Indes néerlandaises
(1900/1901)**

De Marseille à Banjarmassin (Bornéo)

Diaporama 94-1



Carte de l'actuelle Indonésie. Pour suivre la mission de Louis Gascuel, notez les villes de Jakarta (appelée Batavia en 1901/1902), de Surabaya (Soerabaia) et surtout de Banjarmasin (Banjermassin)

Le 16 août 1900, une lettre de mission charge Louis Gascuel « d'examiner » les perspectives d'avenir d'une concession minière située dans la région de Tjampaka (aujourd'hui dénommée Campaka) à l'est de Banjarmarsin, une zone traditionnellement diamantifère. Une concession acquise en 1885 par la société « Borneo Myn Maatschappij » qui avait déjà fait l'objet de plusieurs tentatives d'exploitation.

Entre les soussignés :

Monsieur M^r J. Boissierain, banquier
demeurant 28 rue Daitbout à Paris, Président
du Conseil d'administration de la "Borneo
Myn Maatschappij", et Monsieur C. Meier
demeurant 4 rue Lepelletier à Paris,
administrateur délégué de la même Société,
agissant tous deux au nom et pour
Compte de la "Borneo Myn Maatschappij",
d'une part.

et Monsieur Jacques Laurent Louis
Gascuel ingénieur civil des Mines demeurant
à Orsay (S&O.) 30 rue de Paris, d'autre part,
il s'Est convenu ce qui suit :

1^o Monsieur Gascuel s'embarquera le 26
Août courant à Marseille pour se
rendre à Djampaka ditait de Mastajera
sur la Côte Sud Est de l'île de Bornéo. Là il
examinera à fond la Concession minière
appartenant à la Société sus nommée de
manière à pouvoir présenter à son retour
un rapport complet sur ladite Concession.
Messieurs Boissierain et Meier s'en rapportent
entièrement à Monsieur Gascuel sur la manière
dont sera conçu le rapport tout en lui
signalant les points suivants qu'ils désirent
voir traités d'une manière spéciale :

De la Concession en général et de son exploitation ;
Des divers gisements miniers et autres pouvant
être exploités, avec avantage, de leur recherche et

importance ;

Des modes d'exploitation possibles et de celui
qu'il semblerait préférable d'employer ;

De l'état de matériel existant actuellement et
de son emploi possible pour le mode d'exploitation
Conseillé ;

De l'estimation du prix de revient de l'exploitation
d'après le mode conseillé et des bénéfices possibles.

2^o La durée de l'absence de Monsieur Gascuel est
évaluée à six mois, voyages compris, M. Gascuel ayant
d'ailleurs toute latitude pour s'entretenir s'il
le faut pour les études dont il est chargé.

3^o M. Gascuel se réserve la liberté entière de conduire
comme il l'entendra l'examen dont il est chargé. Il
se réserve également la faculté de prendre à son
service le personnel qu'il jugerait nécessaire pour
cet examen. Le personnel ne lui serait que de lui
et serait payé par lui-même sur les fonds mis
à sa disposition comme il est stipulé au second
paragraphe de l'article suivant.

4^o MM. Boissierain et Meier obligent la Société
"Borneo Myn Maatschappij", par les présentes, à
payer à M. Gascuel :

1^o un honoraire de quarante mille francs
payable : deux cinquièmes soit seize mille francs
avant le départ de Paris, un cinquième soit
huit mille francs le 31 Octobre 1900, un
cinquième soit huit mille francs le 31 Décembre
1900 et le dernier cinquième contre remise du
rapport, ladite remise devant s'effectuer dans

le délai d'un mois après la rentrée de M. Gasuel à Paris.

Cet honoraire de quarante mille francs se rapporte à la durée de six mois prévue plus haut. Si l'absence de M. Gasuel durait plus longtemps, le temps supplémentaire serait payé à raison de six mille francs par mois et la somme provenant de ce chef payée en même temps que la dernière annuité.

b) Ses frais de voyage, transport et séjour pendant son absence de Paris ainsi que toutes dépenses se rapportant à l'accomplissement de la mission. Pour couvrir ces frais M. Gasuel devra avant son départ une provision et les représentants de la Société aux Indes Néerlandaises Messieurs Maistre & Co. lui remettront les sommes qui pourraient lui être nécessaires.

5: Il est soumis aux risques de décès par une assurance facultative pour quarante mille francs dont la Société acquittera la première prime moyennant quoi elle sera débarrassée de toute responsabilité. Si le décès se produisait les héritiers de M. Gasuel conserveraient la propriété des sommes déjà touchées ou à toucher en vertu du paragraphe a de l'article précédent.

6: Dans le cas où une maladie grave ou un accident sérieux nécessiterait le rapatriement immédiat de M. Gasuel, celui-ci resterait en possession des sommes déjà touchées ou à toucher

en vertu du paragraphe a de l'article 4) et il remettrait purement et simplement les notes à la Société.

7: M. Gasuel ne sera aucunement responsable si une indisposition ou une maladie ou accident quelconque interrompraient momentanément les travaux et causeraient ainsi une prolongation de son absence d'Europe. C'est à dire que le temps supplémentaire, s'il y en a pour ce motif, lui sera payé comme il est stipulé.

8: Il est expressément convenu que M. Gasuel s'interdit pour toute la durée de sa mission d'entreprendre aucun autre travail de quelque nature qu'il soit pour le compte d'aucun tiers sans l'autorisation préalable de la Société. Il est entendu également que tous avantages obtenus soit directement soit indirectement par M. Gasuel pendant la durée de sa mission seront considérés comme obtenus pour le compte de la Société et de la Société consommable.

9: Outre l'examen de la Concession de la Société "Boonco Bay Maatschappij" M. Gasuel devra faire aussi celui de deux concessions voisines appartenant au "Syndicat d'exploration géométrique des Indes Néerlandaises" mais seulement le pape à propos donner une opinion motivée sur la question de savoir s'il conviendrait d'exécuter des travaux de levée sur les deux concessions en indiquant dans l'affirmative quels devraient être ces travaux.

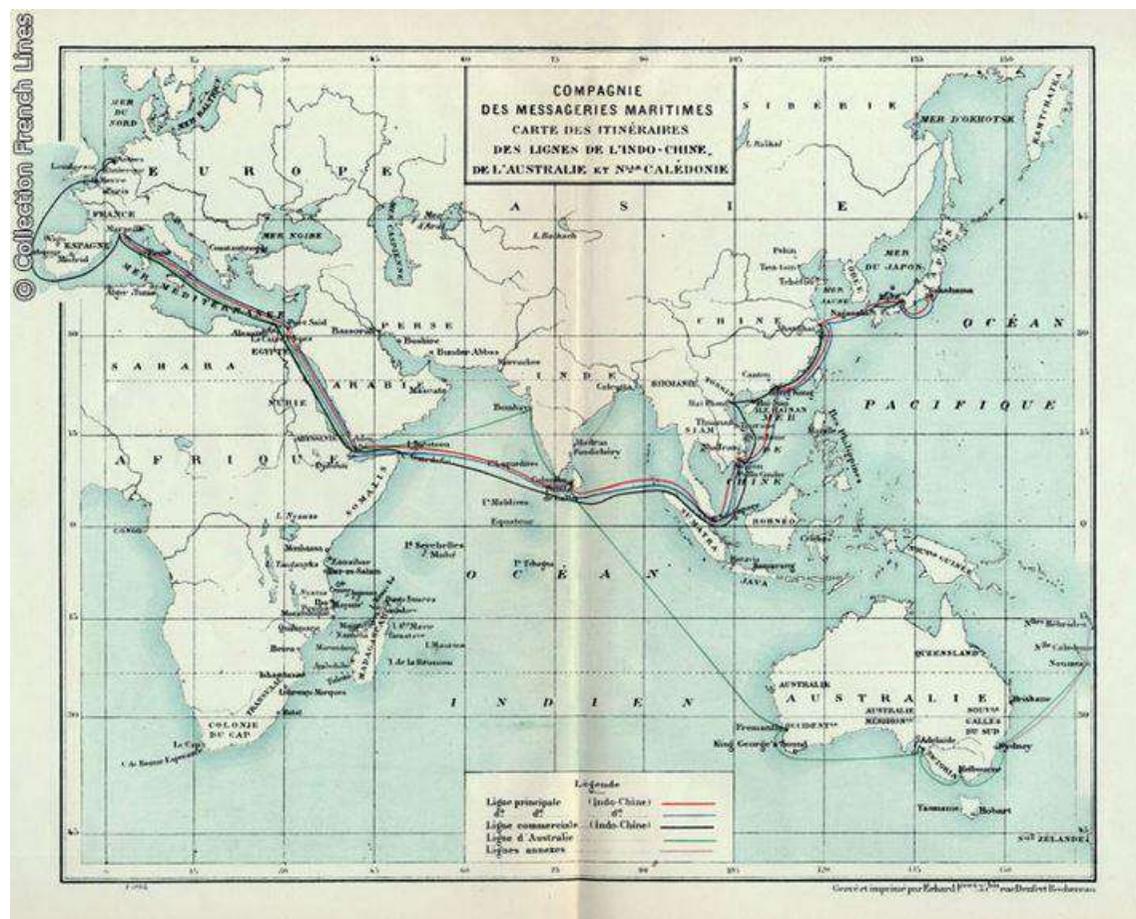
Fait en double à Paris le seize Août 1900

Lu et approuvé

Lu et approuvé
L. Gasuel

x dirigé par
Messieurs M.
Boissierain
M. M.
L. G.

Au début du siècle dernier, la voie maritime était le seul moyen d'accès aux contrées lointaines.
Pour Louis Gascuel, le port d'embarquement sera Marseille.



Marseille – le bas de la
Canebière (26 août 1900)



Le 30 août 1900, Louis Gascuel embarque à Marseille à bord du « Laos » pour un voyage qui, pour atteindre l'île de Java (Indonésie), va durer 26 jours.

De son lancement en 1896 jusqu'en 1903, puis de 1912 à 1932, le « Laos » sera affecté à la ligne d'Extrême-Orient.



Vue colorisée du Laos dans le port de Marseille entre 1897 et 1903

Marseille – vue prise du « Laos »
(30 août 1900)



Marseille – photo prise du « Laos »
(30 août 1900)



Marseille – vue prise du « Laos »
Cathédrale Sainte-Marie Majeure ou « LA MAJOR »
(30 août 1900)



Marseille – vue prise du « Laos »
Le quai des Belges avec l'arrivée de la Canebière
(30 août 1900)



Marseille – vue prise du « Laos »

Quai Rive Neuve

(30 août 1900)



Marseille – vue prise du « Laos »
(30 août 1900)



Suivent les habituelles escales .. Djibouti
Vue de l'extrémité de la jetée
(9 septembre 1900)



Djibouti – la place centrale
(9 septembre 1900)

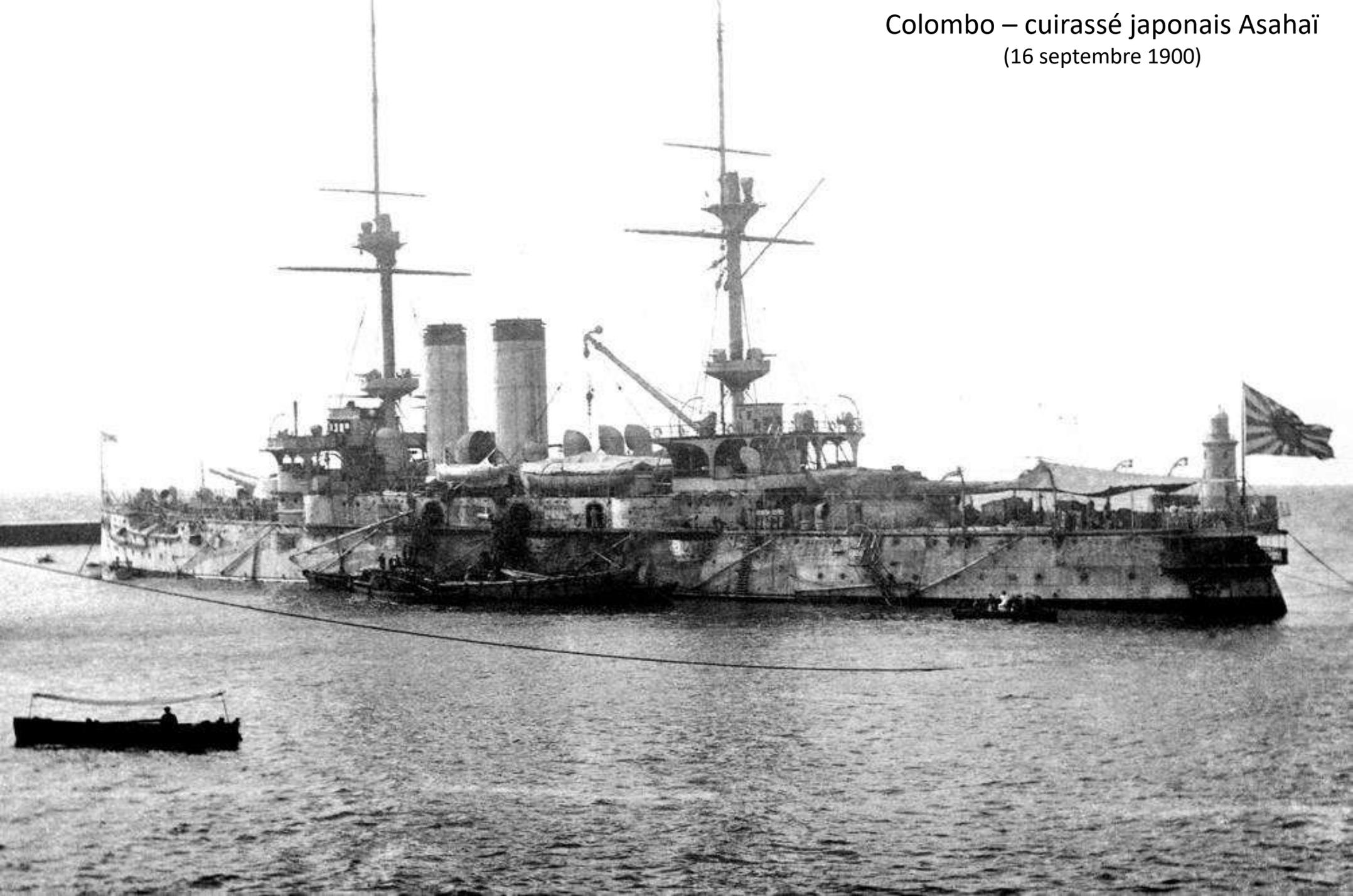


Escale suivante : Colombo (16 septembre 1900)

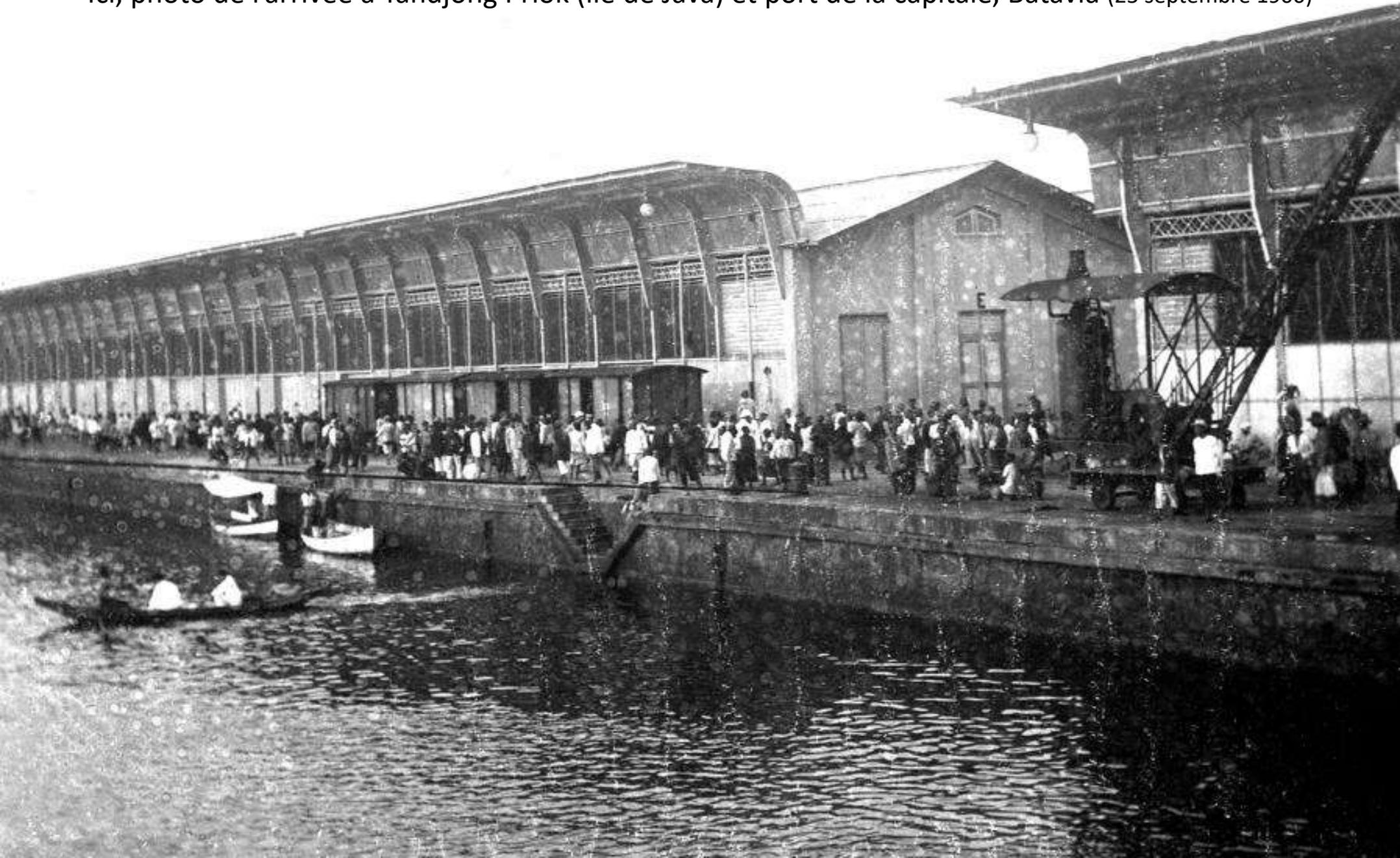
Navire français affrété pour le transport de troupes pour la Chine (révolte des Boxers)



Colombo – cuirassé japonais Asahiï
(16 septembre 1900)



A Singapour, Louis Gascuel doit changer de navire pour mettre le cap sur les Indes néerlandaises. Ici, photo de l'arrivée à Tandjong Priok (île de Java) et port de la capitale, Batavia (25 septembre 1900)

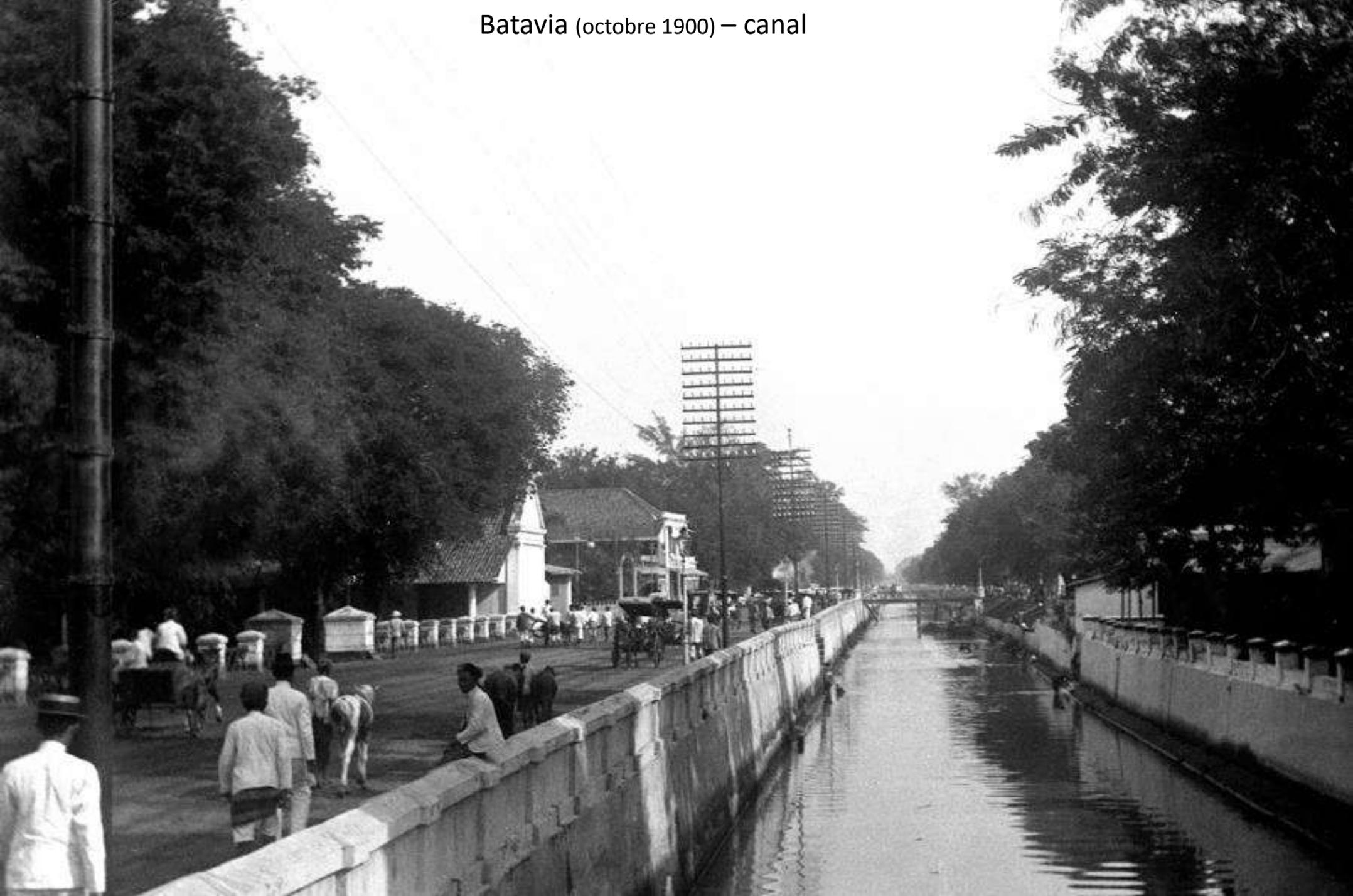


En 1900, Batavia est la capitale des Indes néerlandaises. La ville avait été fondée en 1619 par la Compagnie néerlandaise des Indes orientales, à la recherche d'un « relais » entre les îles à épices (les Moluques) et le détroit de Malacca et les Indes. Erigée sur les ruines de Jayakarta, elle resta la capitale jusqu'en 1942 où elle prit le nom de Jakarta en souvenir de son ancien nom.

Au début du siècle dernier, elle se caractérisait par son caractère rectiligne : celui des canaux qui permettaient de rejoindre la mer et celui des maisons et entrepôts s'alignant le long d' « avenues » boisées.

Une organisation de la ville qui concerne tant la « vieille ville » que la « nouvelle ville ».

Batavia (octobre 1900) – canal



Batavia (octobre 1900) – canal



Batavia (fin septembre 1900) – une avenue



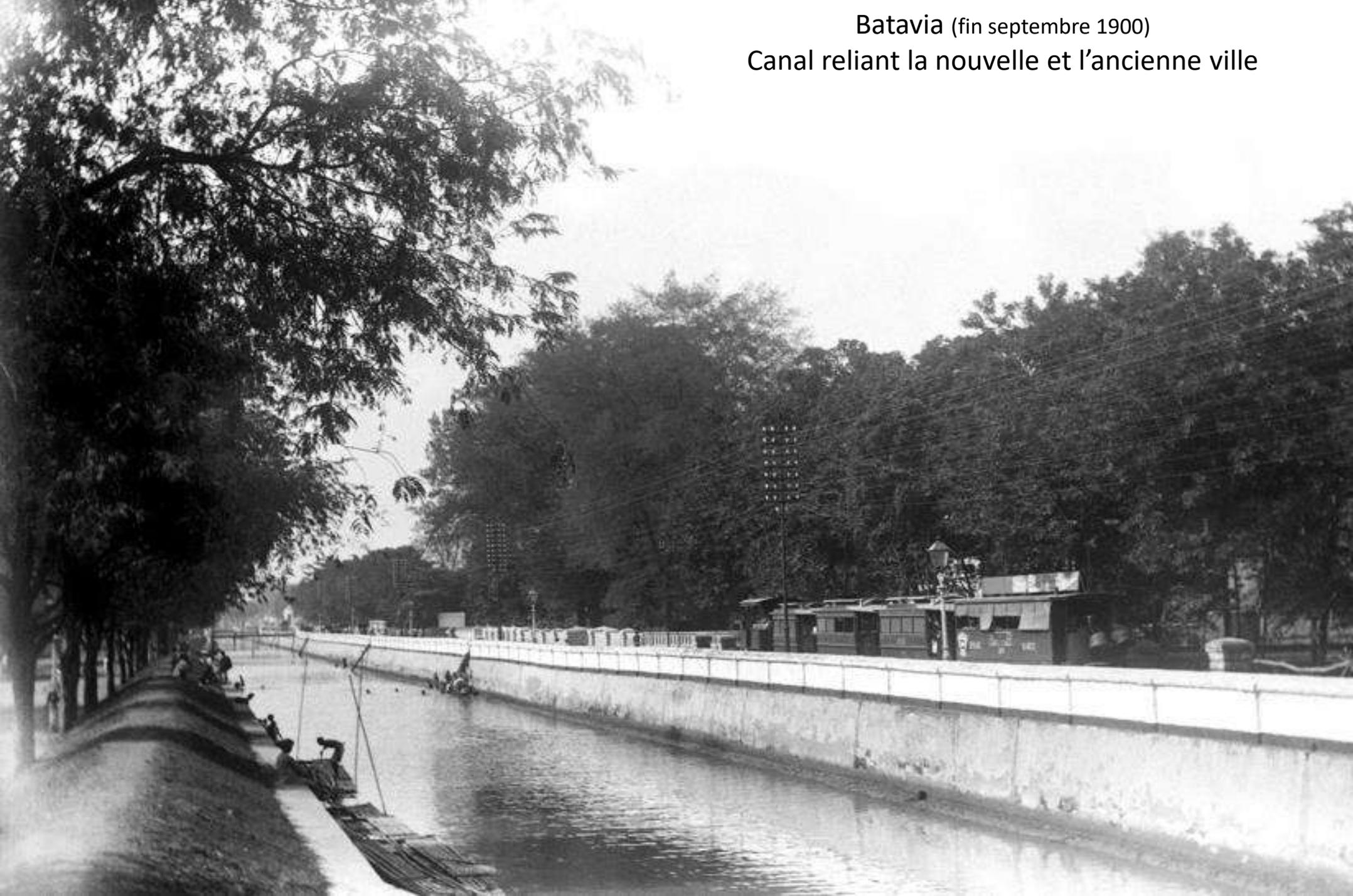
Batavia (fin septembre 1900) – une avenue



Batavia (fin septembre 1900) – une avenue



Batavia (fin septembre 1900)
Canal reliant la nouvelle et l'ancienne ville



Batavia (fin septembre 1900)
Canal reliant la nouvelle et l'ancienne ville



Batavia (fin septembre 1900)

Avenue reliant la nouvelle et l'ancienne ville



Batavia (octobre 1900)
Entrée de la rue de la vieille ville



Batavia (fin septembre 1900)
Une rue de la vieille ville



Batavia (fin septembre 1900)
Les maisons de commerce sur le vieux port



Batavia (fin septembre 1900)

Les maisons de commerce sur le vieux port



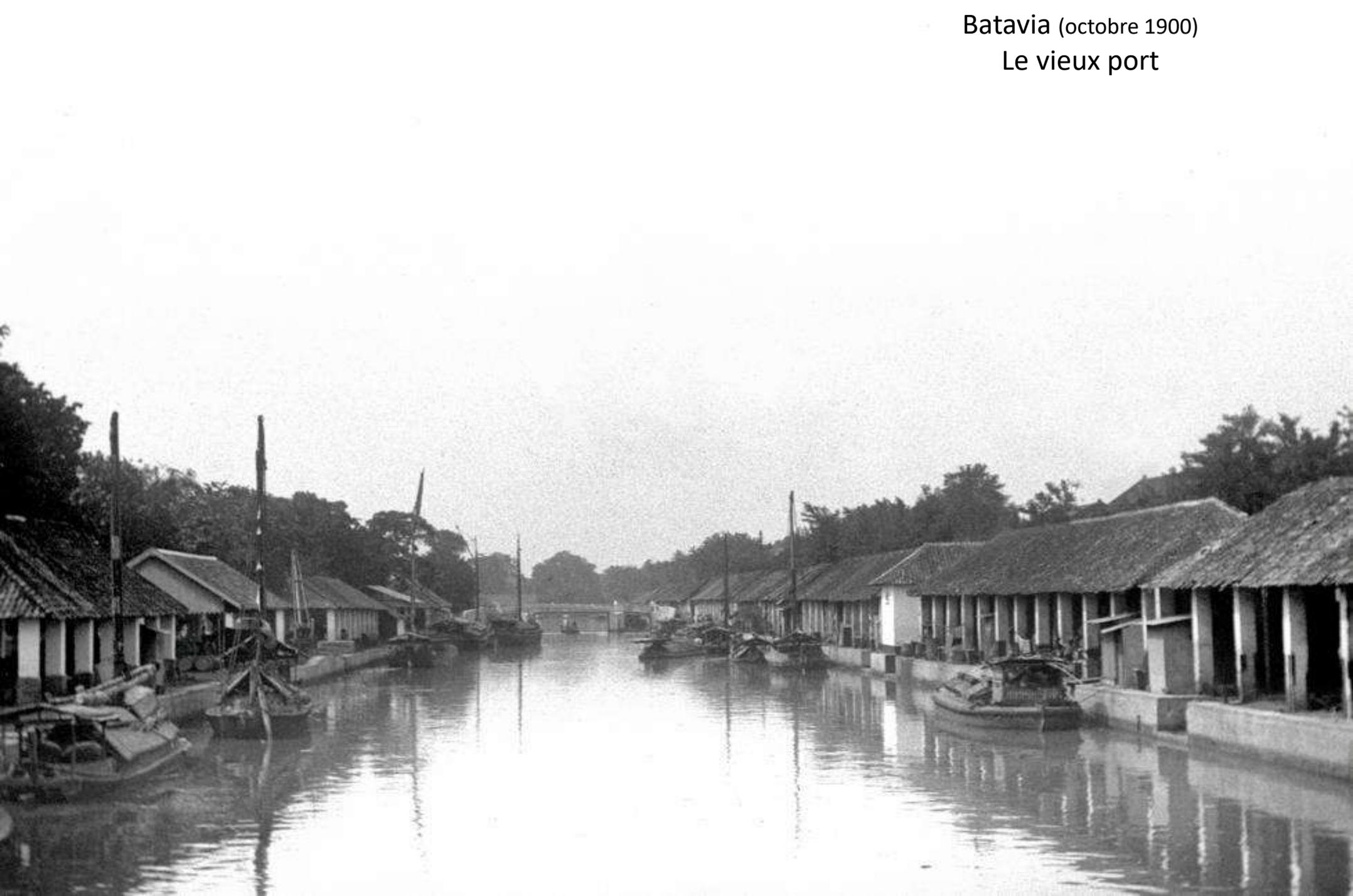
Batavia (fin septembre 1900)

Le vieux port



Batavia (octobre 1900)

Le vieux port



Batavia – la vieille ville (octobre 1900)

Une rue du quartier chinois



Batavia – la vieille ville (octobre 1900)

Une rue du quartier chinois



Batavia – la vieille ville (octobre 1900)

Canal dans le quartier chinois



Batavia – la vieille ville (octobre 1900)

Canal dans le quartier chinois



Batavia (fin septembre 1900)

Le « coin » français



Batavia

Le lieu d'hébergement de Louis Gascuel



Soerabaia (ville aujourd'hui dénommée Surabaya) sur l'île de Java sera l'ultime étape de Louis Gascuel avant d'atteindre l'île de Bornéo, et plus précisément la ville de Banjarmasin.

Louis Gascuel séjournera du 5 au 9 octobre 1900 à Soerabaia.

Soerabaia

Une rue du quartier commerçant



Soerabaia – transbordement
des bagages à bord du Courrier
pour Bornéo



Soerabaia – embarquement à marée basse à bord du Courrier pour Bornéo



Mission de Louis Gascuel dans les Indes néerlandaises (1900/1901)

De Marseille à Banjarmassin

Fin du diaporama 94 – 1

**Mission de Louis Gascuel dans les Indes néerlandaises
(1900/1901)**

Mission à Tjampaka

Diaporama 94 – 2

La mission que réalise Louis Gascuel en 1900/1901 dans les Indes néerlandaises pour le compte d'une société diamantifère se déroule sur la partie indonésienne de l'île de Bornéo, à l'est de la ville de Banjarmasin, alors appelée Bandjermassin.

Après le périple qui l'a mené de Marseille à Bandjermassin, via Djibouti, Singapour, Batavia et Soerabaia, Louis Gascuel va d'abord séjourner quelques jours à Bandjermassin.



Bandjermassin (octobre 1900)



Bandjermassin (octobre 1900)



Bandjermassin (octobre 1900)



Bandjermassin (octobre 1900)





Bandjermassin (octobre 1900)

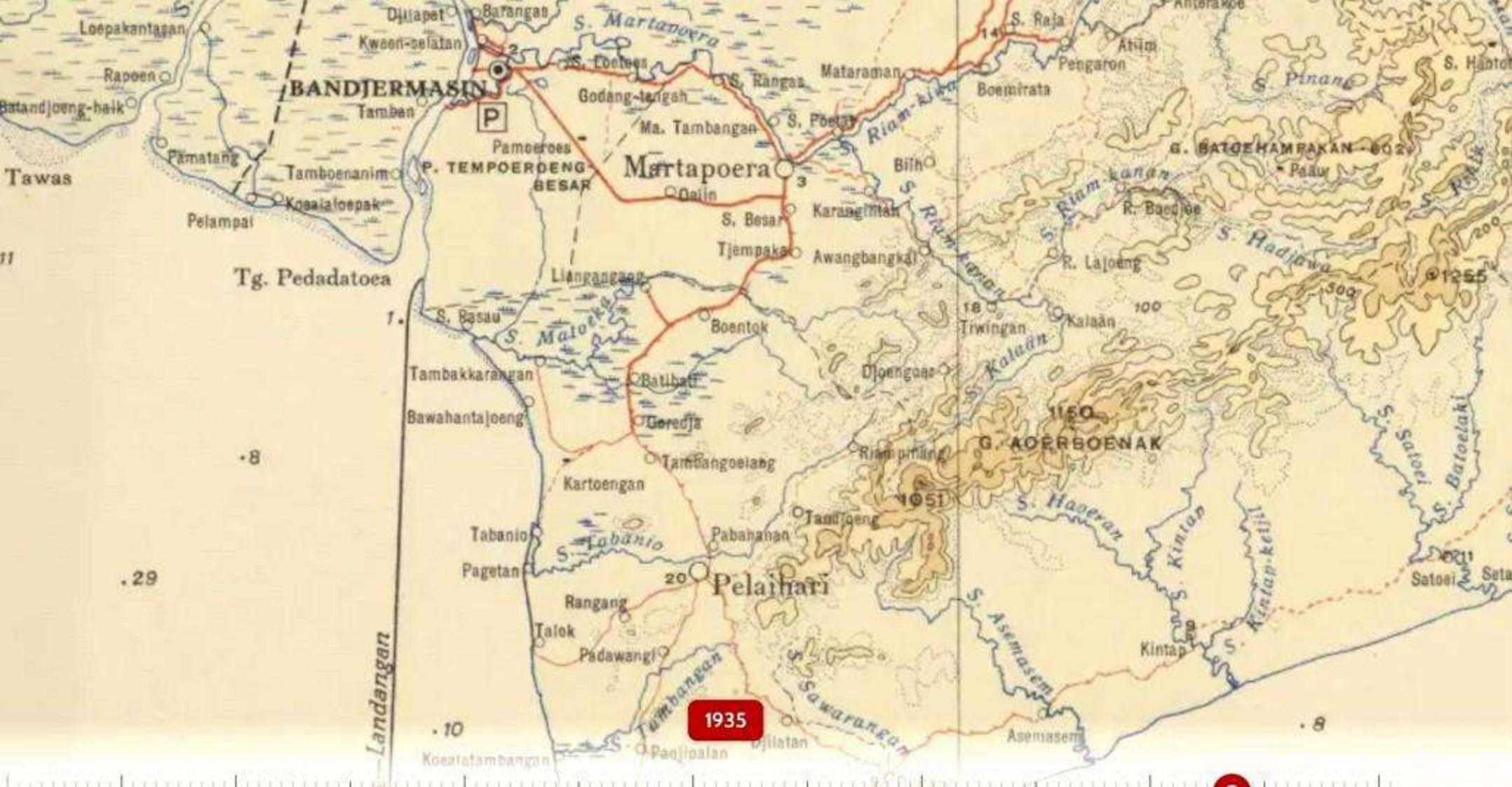


Bandjermassin (octobre 1900)
un mariage indigène



La mission de Louis Gascuel comprend deux temps : le premier à Tjampaka du 12 octobre 1900 au 7 janvier 1901. Le second, plus à l'est, dans la région de Koesan (aujourd'hui appelée Kusan) du 7 au 31 janvier 1901.

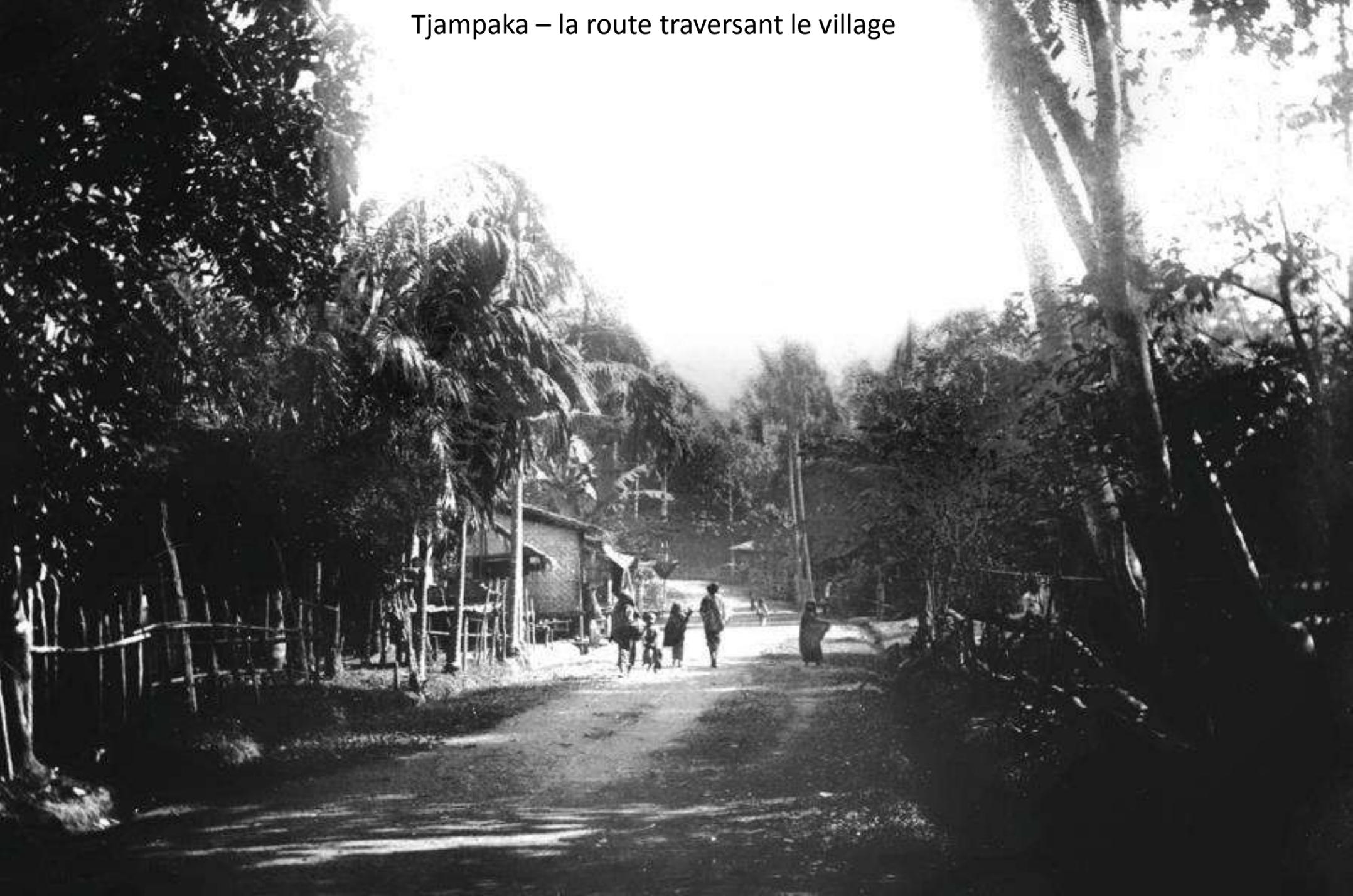
Ce deuxième diaporama ne relate que la première partie de la mission, celle de Tjampaka.



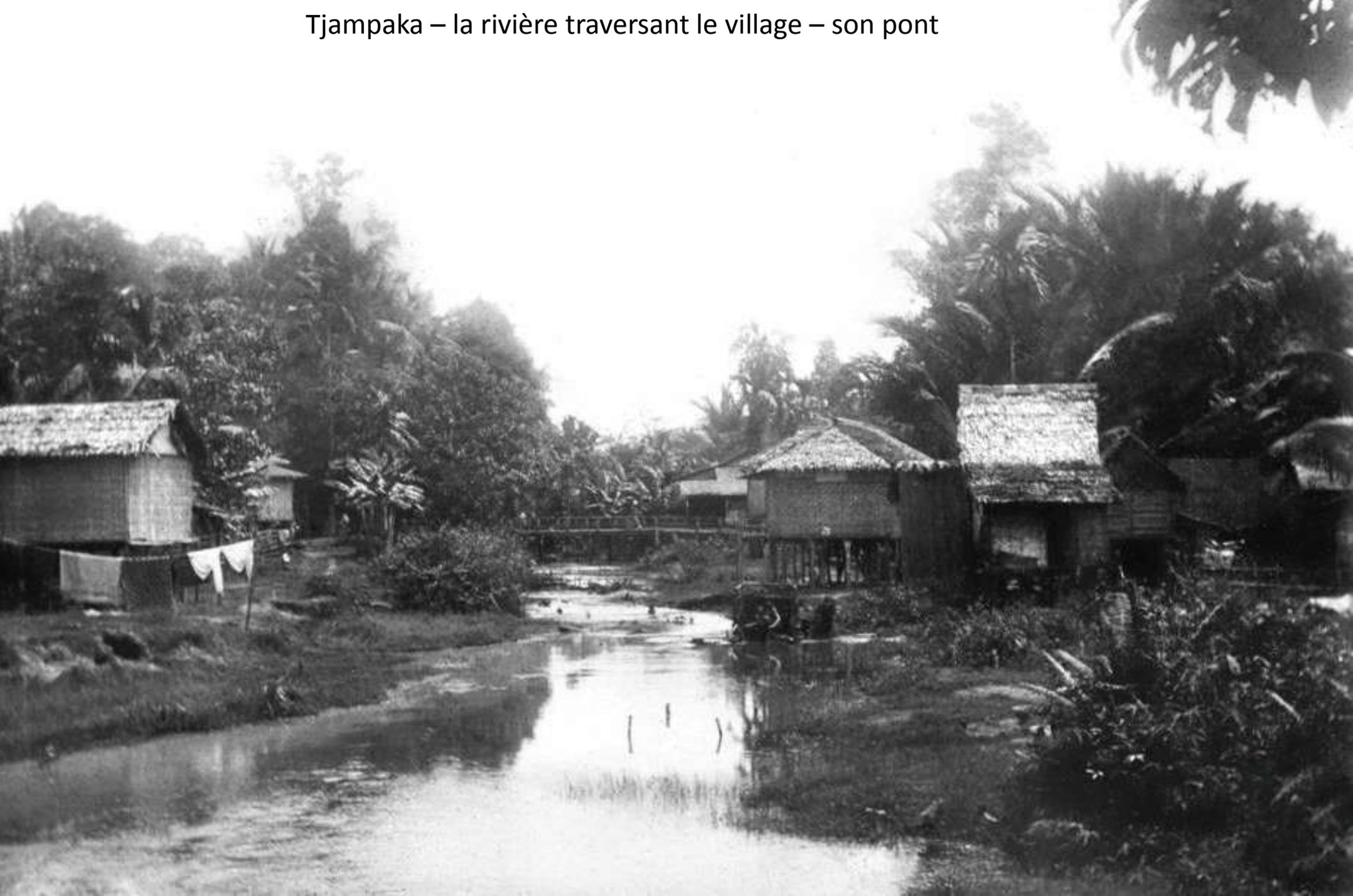
Sur cette carte, notez la ville de Bandjermas(s)in (aujourd'hui dénommée Banjarmasin). A l'est, à une cinquantaine de kilomètres, la ville de Martapoera (aujourd'hui dénommée Martapura) que l'on atteignait en remontant la rivière éponyme. A 9 km au sud de Martapoera, la localité de Tjampaka (aujourd'hui dénommée Campaka). C'est en ce dernier lieu que se déroule la première partie de la mission de Louis Gascuel.

Louis Gascuel arrive à Tjampaka le 11 octobre 1900 dans la soirée . Son rapport souligne d'abord les difficultés d'accès : » pour se rendre de Banjermassin à Martapoera, il faut remonter la rivière dont les détours sont nombreux et le courant assez rapide. Aussi doit-on compter de 8 à 10 heures de trajet entre Banjermassin et Tjampaka ».

Tjampaka – la route traversant le village



Tjampaka – la rivière traversant le village – son pont



Tjampaka – maisons indigènes le long de la rivière



Tjampaka – maison indigène





Tjampaka – maison indigène



Tjampaka – maison indigène

Tjampaka – la mosquée



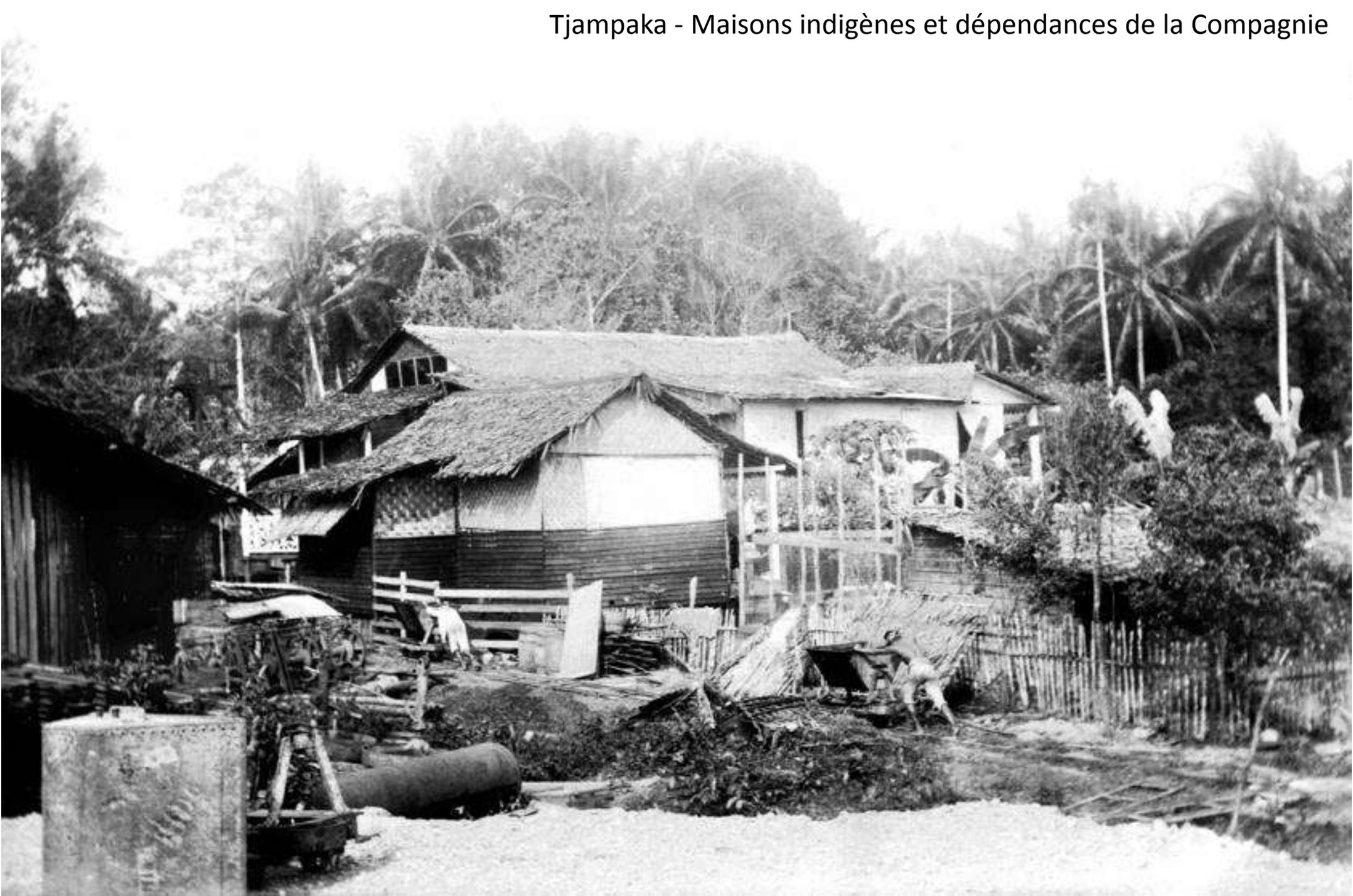
Tjampaka – buffles d'eau



Tjampaka – arrivée d'un malade



Tjampaka - Maisons indigènes et dépendances de la Compagnie



Tjampaka – vue générale des installations



Tjampaka – les installations



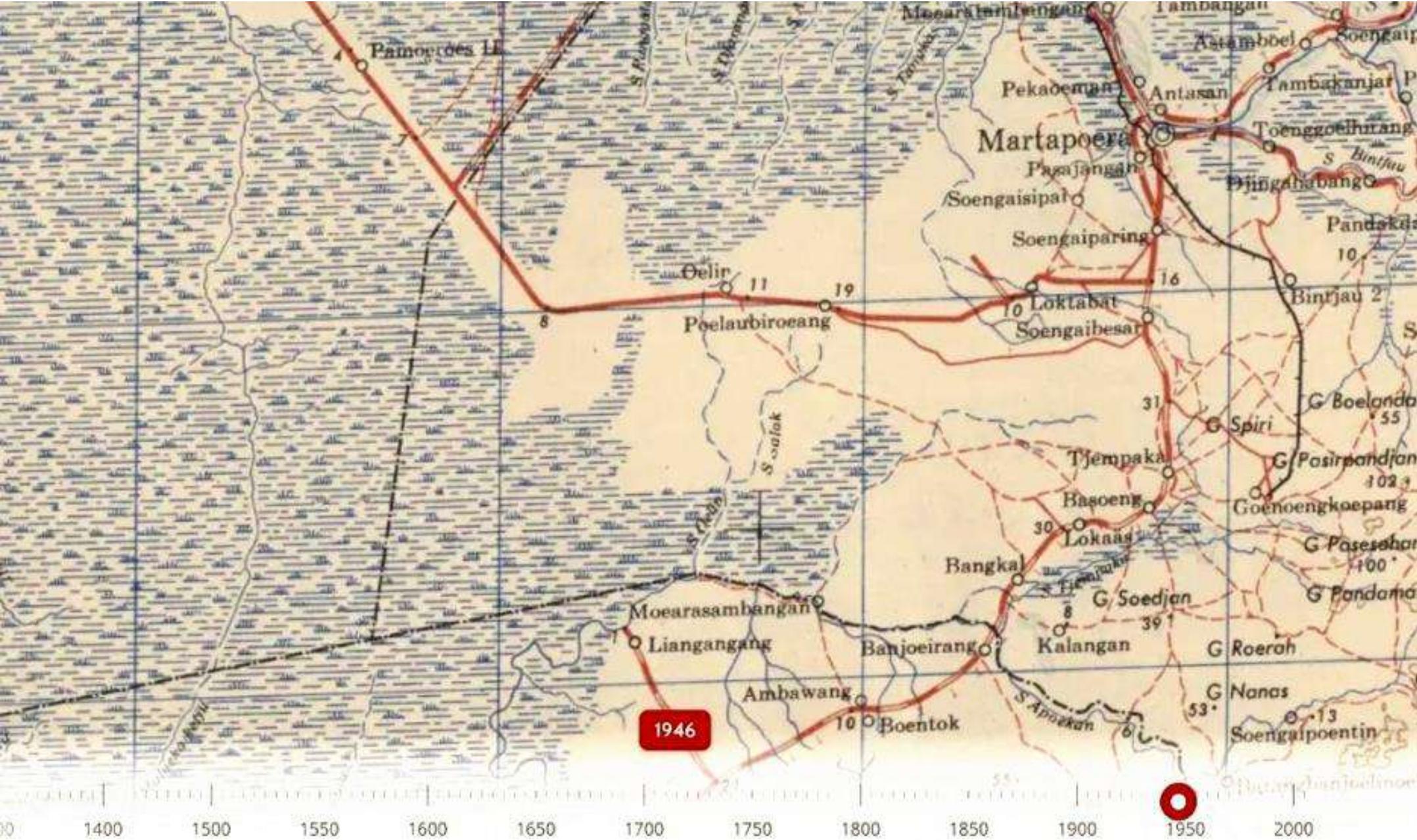
Tjampaka – les installations



Tjampaka – la maison d'habitation de la mission



Après un examen général de la concession, Louis Gascuel commence son travail exploratoire à l'ouest de Tjampaka où il découvre « une grande plaine basse et marécageuse, couverte de forêts ou de hautes herbes, non exploitée sur le plan diamantifère .. Je pensais pouvoir y creuser un assez grand nombre de puits pour couvrir d'un réseau régulier le terrain dont je me proposais l'étude », écrit-il dans son rapport.



Sur cette carte, on découvre la zone de marais à l'ouest de Tjempaka (ou Tjampaka)

Creusement d'un puits à diamants

15 octobre 1900



Les espoirs de Louis Gascuel se révélèrent rapidement infondés : « le travail fut excessivement pénible à cause de la chaleur lourde et humide, de la nature marécageuse des terrains, de la nécessité de faire le chemin à travers la forêt ou les hautes herbes ... enfin, malgré tous mes efforts, je ne pus exécuter mon projet à cause des pluies » note-t-il dans son rapport. Sa conclusion : « il faut considérer comme industriellement inexploitable la grande vallée qui occupe la moitié de la concession ».

« Il me restait à voir ce qu'était le gisement dans les vallées supérieures » note-t-il dans son rapport. C'est-à-dire dans les zones situées à l'est de Tjampaka « qui ont été fouillées par les indigènes qui connaissent l'existence des diamants depuis au moins trois siècles ». Là où, aussi, la société mandante « Borneo Myn Maattshappij » exploite une vingtaine de puits.

Le 26 novembre 1900, Louis Gascuel y commence des fouilles. Et le 20 décembre, « un rectangle de 13 m, de long sur 9 de large était à nu avec une profondeur moyenne de 5m.10 ».

Malgré la découverte de quelques diamants, une analyse exhaustive de l'ensemble du dossier l'amène à une conclusion négative quant à la poursuite de l'exploitation : « les parties les plus riches en diamants - et les plus faciles à travailler- sont épuisées ». Et étendre la zone de recherche ne serait pas rentable « aux cours actuels du diamant ». In fine, il conseille de « louer la concession à d'autres entrepreneurs chinois ou arabes ».

Tjampaka – chantier de fouilles



Tjampaka – chantier de fouilles



Tjampaka – chantier de fouilles



Tjampaka – enlèvement des stériles



Tjampaka – fin de chantier – 31 décembre 1900



Mission de Louis Gascuel dans les Indes néerlandaises

Mission à Tjampaka

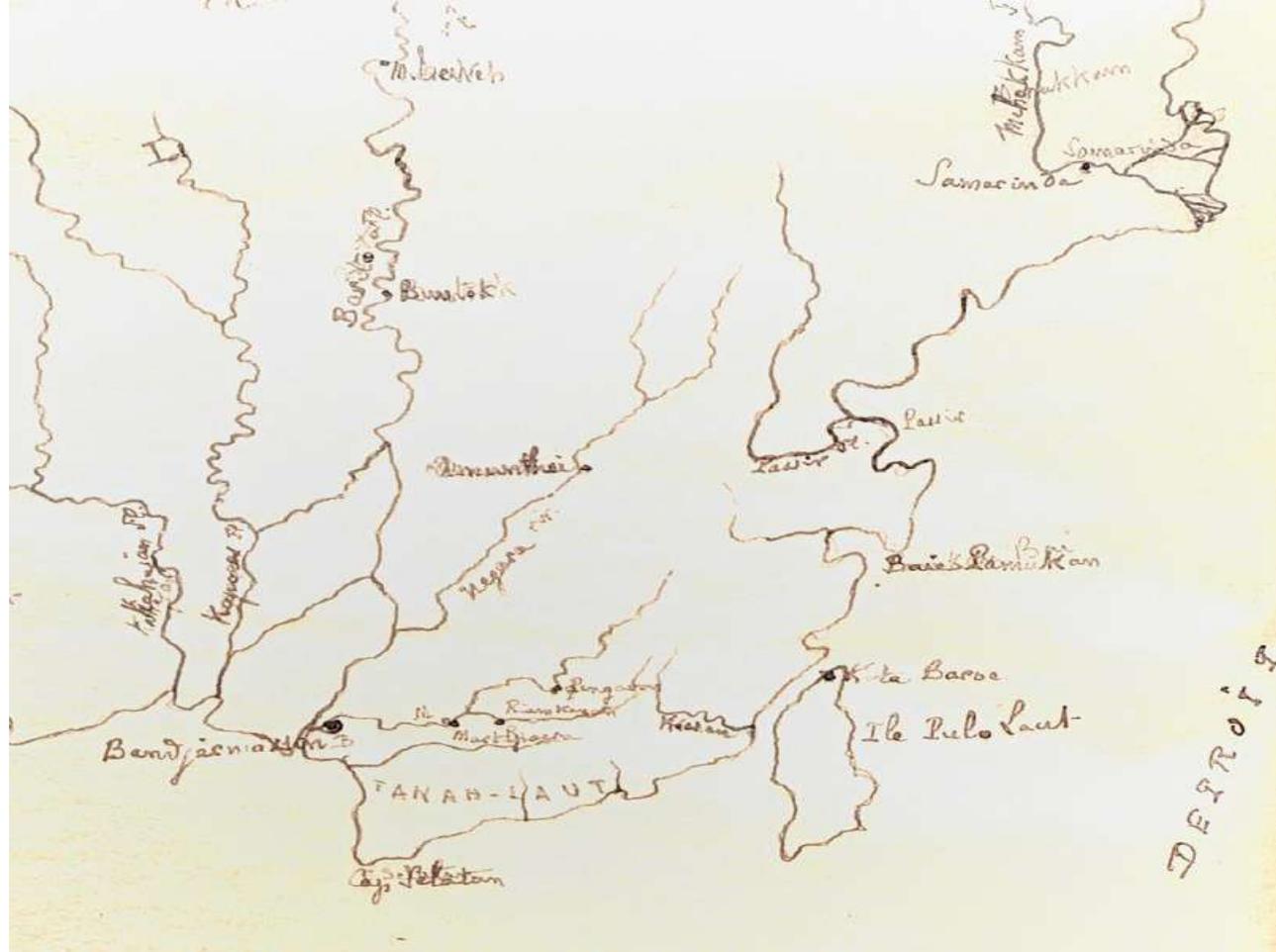
Fin du diaporama 94 – 2

**Mission de Louis Gascuel dans les Indes néerlandaises
(1900/1901)**

Mission dans la vallée de Koesan

Diaporama 94 – 3

Ainsi que le stipule sa lettre de mission, Louis Gascuel devait également « donner une opinion motivée sur deux autres concessions appartenant au « Syndicat d'Exploration diamantifère des Indes néerlandaises », un syndicat présidé par le même Président que celui de la société mandante pour les recherches diamantifères de Tjampaka. Sa mission : « savoir s'il conviendrait d'exécuter des travaux de recherche » dans des concessions situées « dans le pays de Koesan » (aujourd'hui dénommé Kusan) à l'est de Tjampaka, c'est-à-dire à proximité de la côte est de l'île. Une zone que, à partir de Tjampaka, l'on rejoint en traversant une zone montagneuse.



Détail de la précédente carte. Retrouvez -à gauche- la localité de Bandjermassin et, vers l'est, celle de Martapoera, proche de Tjampaka, lieu de la première partie de la mission. La seconde partie de la mission exigeait de passer du bassin de la rivière Riam Kiwa au bassin de la rivière Koesan, ce qui nécessitait de franchir le relief montagneux qui séparait les deux bassins. Notez également la localité de Pengaron où Louis Gascuel a préparé l'expédition vers Koesan ainsi que la localité de Kota Baroe sur l'île de Pulau Laut, point d'embarquement, la seconde mission terminée, pour le retour vers Bandjermassin.

Carte de l'île de Bornéo avec indication du relief et de la zone de recherches de la seconde partie de la mission dans le bassin de la Koesan (aujourd'hui dénommé Kusan). Zone que l'on atteint après le franchissement d'un relief montagneux.



Louis Gascuel note : « les terrains -pour cette seconde partie de la mission- se trouvent fort loin de Tjampaka, dans le pays de Koesan.. Ce pays est totalement inconnu. La rivière Riam Kiwa a été remontée quelques fois, mais seulement jusqu'à une série de rapides qui isolent la région de Tjampaka. Aucun européen n'avait franchi avant moi la chaîne de montagnes entre les bassins du Riam Kiwa et de la rivière Koesan... il fallait donc monter une véritable expédition. On me prédisait que je n'arriverais pas à accomplir ce voyage, mais j'étais trop près pour ne pas au moins essayer. »

Louis Gascuel prépare cette expédition dans la localité de Pengaron et s'attache les services de M. Schnetzler, un Suisse établi à Bandjermassin depuis 8 ans.

Pengaron – la maison du contrôleur hollandais



Pengaron – le passangrahan ou maison d'hôtes
(du 7 au 11 janvier 1901)



M. Schnetzler



Première étape : de Pengaron, via Antakroe, rejoindre Blimbing au pied du massif montagneux après avoir traversé la rivière Riam Kiwa.

Toujours dans les notes de Louis Gascuel : « le 11 janvier au matin, ayant recruté des porteurs, nous nous mêmes en route pour Blimbing où nous arrivâmes le 13 janvier vers midi après une marche des plus pénibles à cause de la chaleur extrême et des difficultés du terrain. »

Antakroë – orchestre à l'aide de bambous
(11 janvier 1901)



D'Antakroe à Blimbing – traversée du Soengei Pinang
(12 janvier 1901)



Arrivée à Blimbing – traversée du Riam Kiwa
(13 janvier 1901)



Blimbing - maisons indigènes
(13 au 16 janvier 1901)



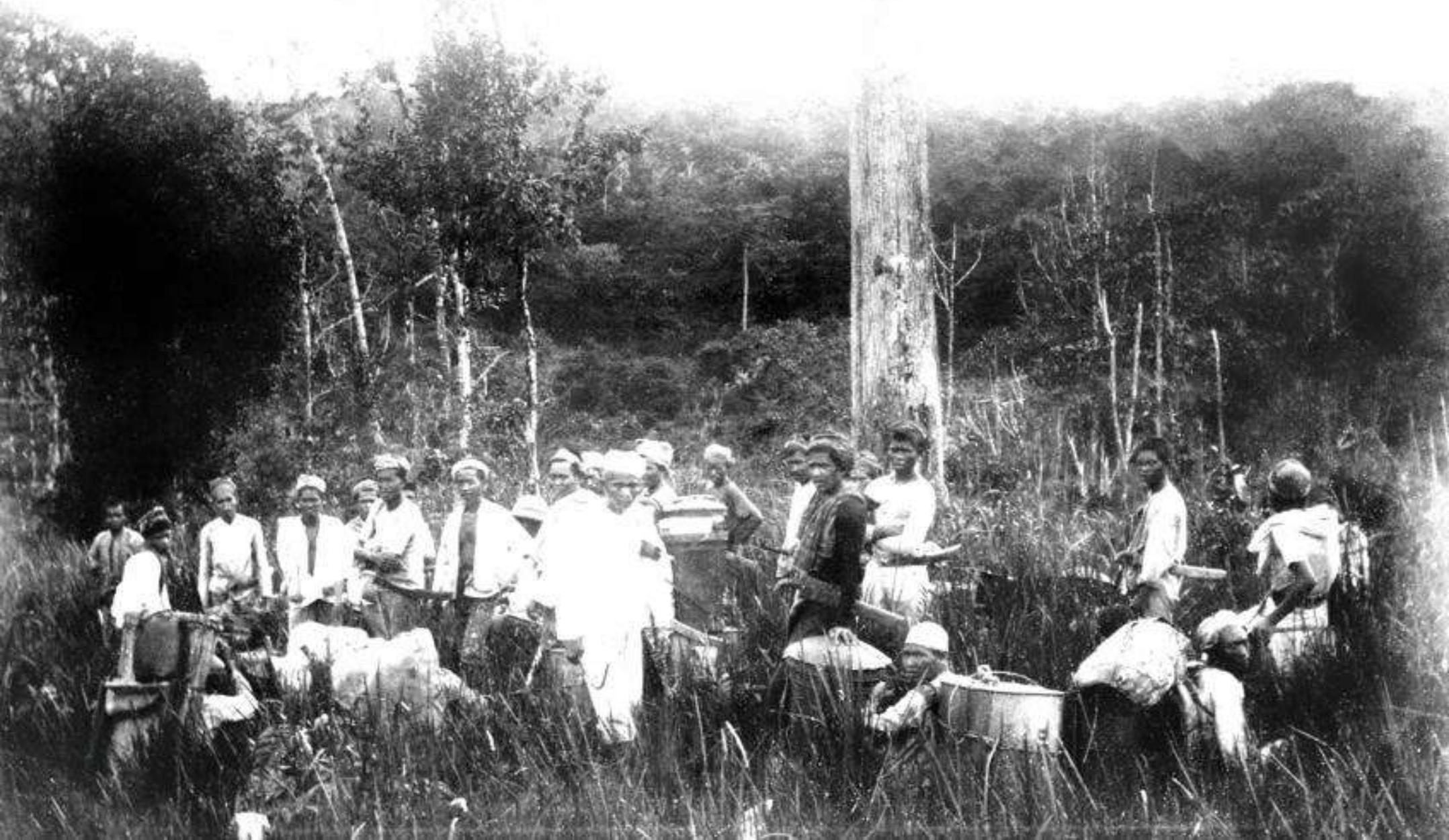
Toujours dans les carnets de Louis Gascuel : « A Blimbing, trois jours d'arrêt de nouveau pour trouver un guide et de nouveaux porteurs .. enfin, le 16 janvier au matin, nous étions en chemin avec une caravane de 38 hommes dont le guide.

Depuis Blimbing, la marche avait été excessivement pénible. Nous suivions au milieu de la forêt une piste surtout pratiquée par les buffles sauvages, coupant le pays en ligne droite, escaladant et redescendant les montagnes sans souci de la pente, traversant vingt fois le même ruisseau. Durant les quatre journées, nous n'avons rencontré aucune maison habitée : nous n'avons vu en tout que deux indigènes, des Dayaks, venus à la découverte de notre caravane ».

Expédition au départ de Blimbing
(16 janvier 1901)



De Blimbing à la région de Koesan – une halte dans les hautes herbes
(16 janvier 1901)



Entre Blimbing et la région de Koesan
Camp pour la nuit du 18 janvier dans une maison dayak abandonnée



Enfin, après avoir franchi le relief montagneux séparant les deux bassins fluviaux : « le samedi 19 janvier à midi nous arrivions sur les bords du fleuve Koesan et vingt quatre heures après au petit hameau d'Aïb ».

La mission d'exploration de la région de Koesan allait pouvoir commencer.

De Blimbing au soengei Aïb – halte sur le fleuve Koesan

(19 janvier 1901)



De Blimbing au soengei Aïb – sur le fleuve Koesan
(19 janvier 1901)

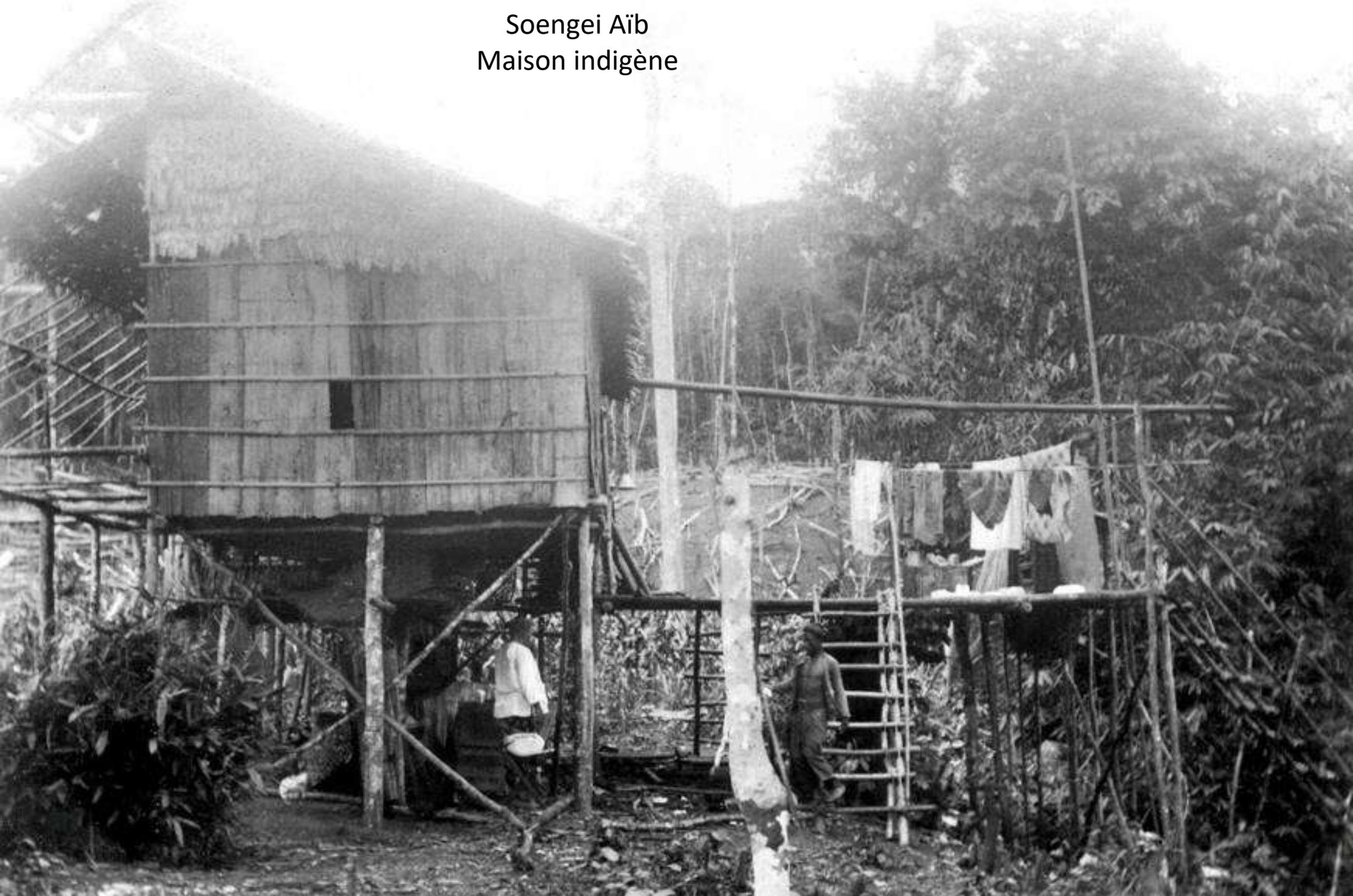


Soengei Aïb

Lieu d'hébergement de Louis Gascuel du 20 au 26 janvier 1901



Soengei Aïb
Maison indigène



Le bilan que dresse Louis Gascuel de cette mission est sans appel : « J'ai constaté l'existence de graviers diamantifères dans ce haut pays. A Aïb, j'ai appris que la région avait autrefois été très exploitée. Il existait alors de nombreux villages populeux et prospères. Mais depuis cinquante ans, tout a disparu. Aussi ne suis-je pas d'avis de faire des recherches dans ce haut pays de Koesan : il est inconnu, désert, malsain et d'accès difficile. L'expédition qu'il faudrait y envoyer serait fort coûteuse et les probabilités de succès sont faibles, l'extinction complète de l'exploitation indigène étant une bien fâcheuse indication .. il n'est pas douteux que les terrains soient diamantifères, mais la dernière tentative de la Compagnie Pagattan-Koesan s'est terminée par un échec complet. Auparavant, il y avait eu la prospection de French et Murray en 1894-1895, tous deux morts de fièvres. Auparavant encore, en 1893, l'Ingénieur allemand Hang avait exploré à fond le pays et avait dû rentrer à Java fort malade sans avoir trouvé rien d'important. Je suis donc d'avis qu'il n'y a pas lieu de réaliser les options consenties au Syndicat sur les permis de recherche».

Les membres de la mission vont alors regagner la côte via la rivière Koesan et, plus précisément, la localité de Pegattan.

Soengei – arrivée des barques pour la descente des rapides
(25 janvier 1901)



Sur le fleuve Koesan – au bas des rapides
(26 janvier 1901)



Sur le fleuve Koesan – embarcation indigène de la basse vallée
(28 janvier 1901)



Sur le fleuve Koesan – embarcation indigène de la basse vallée
(28 janvier 1901)



Sur le fleuve Koesan – habitation indigène non loin de Pegattan
(28 janvier 1901)



Sur le fleuve Koesan – habitation indigène
(28 janvier 1901)



Le 28 janvier, l'expédition arrive sur la côte dans la localité de Pegattan. Louis Gascuel y séjournera trois journées, du 28 au 31 janvier 1901, le temps de trouver un moyen naval pour rejoindre le port de Kota Baroe (aujourd'hui dénommé Kota Baru) sur l'île de Pulo (Pulau) Laut.

Pegattan – rue principale – maisons indigènes



Pegattan – maison indigène







Le 31 janvier 1901, Louis Gascuel quitte la localité de Pegattan (aujourd'hui kota Pagatan) pour Kota Baru(oe), ville portuaire permettant de rejoindre Banjarmasin. Il y séjournera jusqu'au 2 février 1901.

Kota Baroe – maison où était hébergé Louis Gascuel
(31 janvier – 02 février 1901)



Kota Baroe
rue où était situé le lieu d'hébergement de Louis Gascuel



Kota Baroe
La rue principale



Kota Baroe
Le port



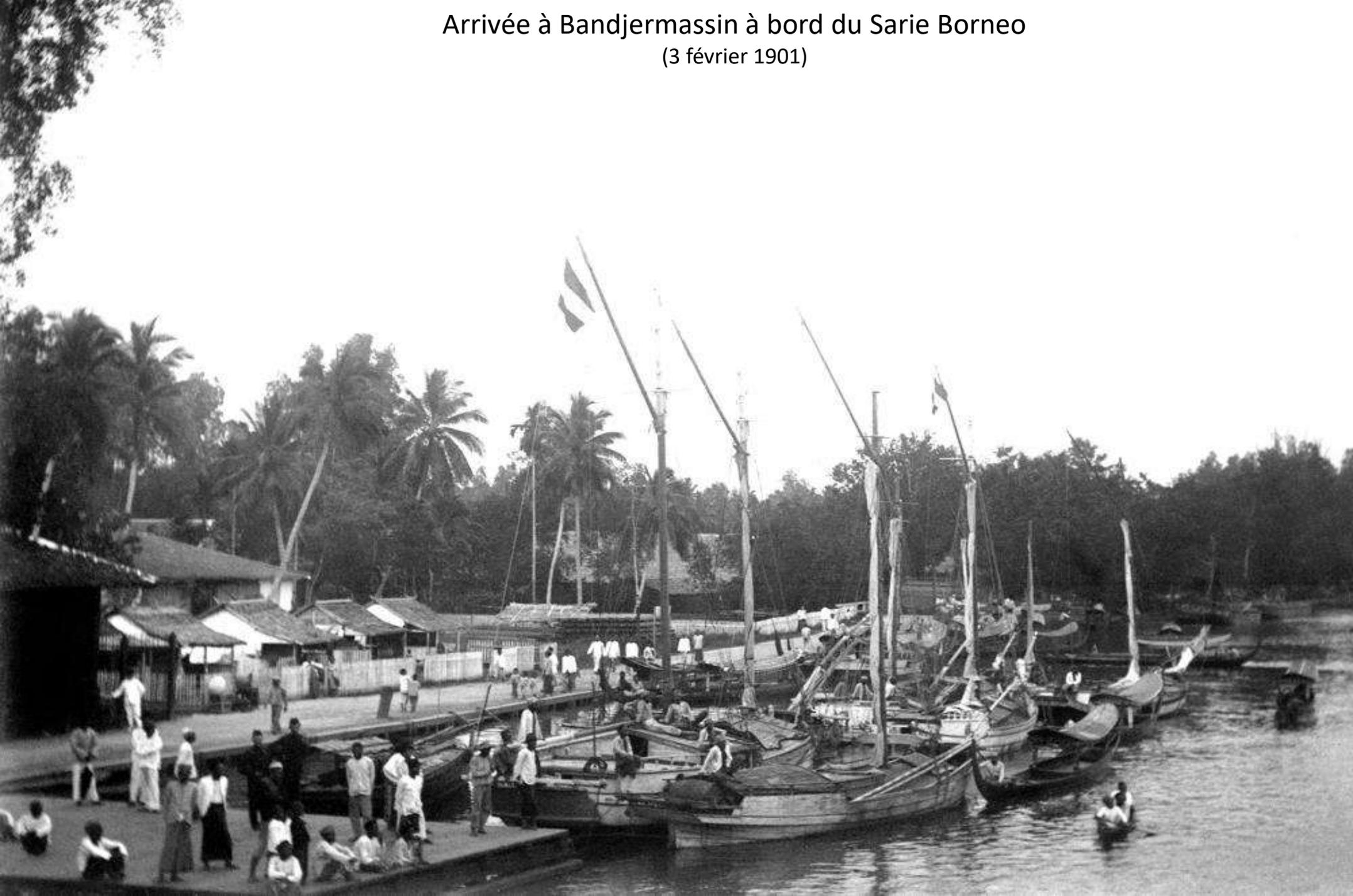
De Kota Baroe, un bateau conduit Louis Gascuel à Bandjermassin. Batavia et Singapour seront, toujours par mer, les étapes suivantes. Avant toutefois de regagner la France, dans l'attente d'un navire, Louis Gascuel fait, de Singapour, une « excursion » à Johore (aujourd'hui dénommée Johor) en Malaisie.

Le 5 mars 1901, Louis Gascuel quitte Singapour pour Marseille.

De Kota Baroe à Bandjermassin à bord du Sarie Borneo
Chinois déjeunant
(2 février 1901)



Arrivée à Bandjermassin à bord du Sarie Borneo
(3 février 1901)



Départ de Bandjermassin pour Batavia à bord du Medan
(9 février 1901)



Entre Batavia et Singapour
chargement d'étain à Billiton (Balitung en indonésien),
île au large de la côte orientale de Sumatra



Sortie à Johore avec des amis
(27 février 1901)



Johore – le palais du Rajah
(27 février 1901)



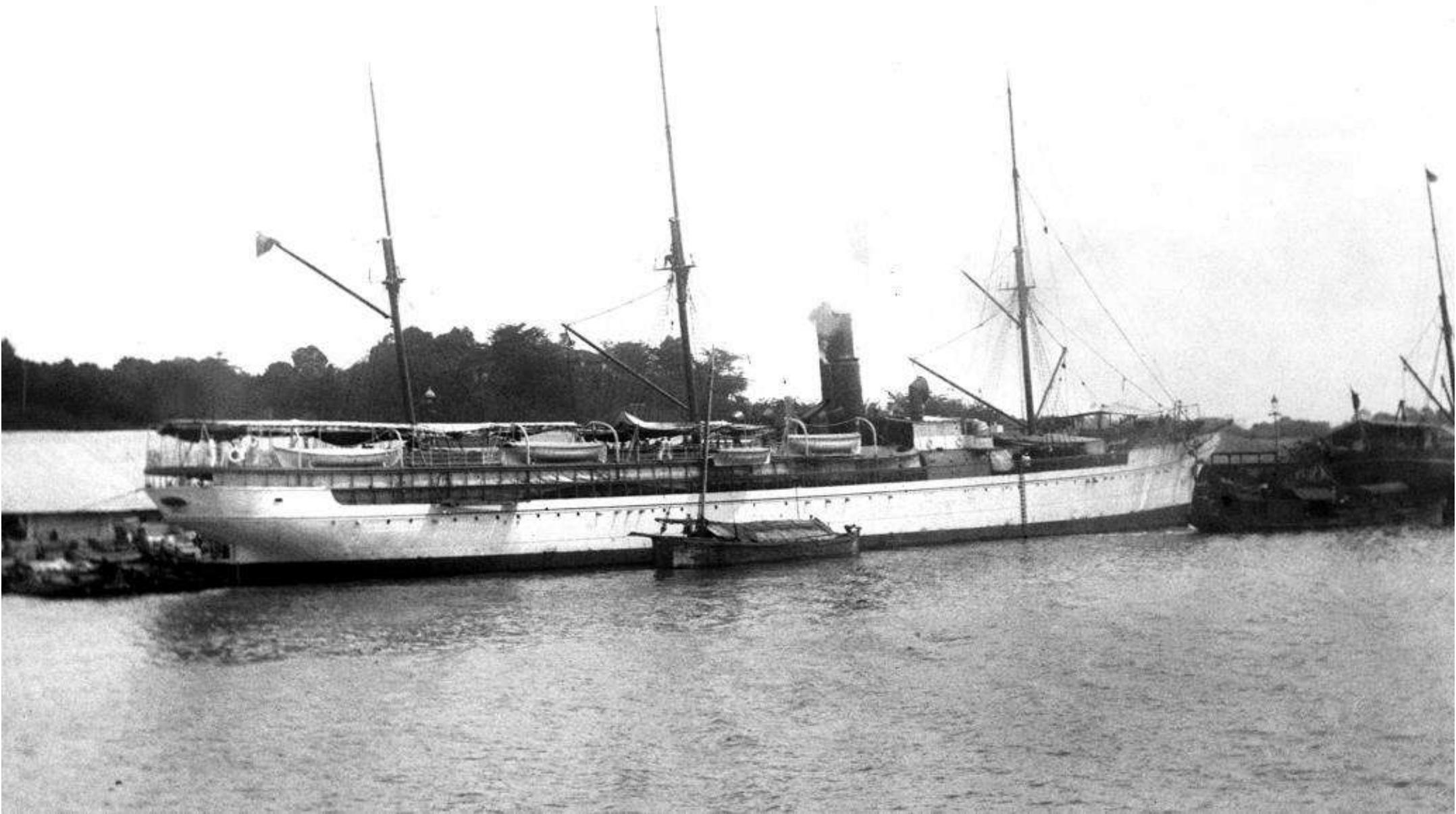
Johore – rickshaws

(27 février 1901)



Singapour

Le « La Seyne » - navire des Messageries Maritimes assurant la liaison Singapour – Batavia
(5 mars 1901)





Singapour – indigènes



**Mission de Louis Gascuel dans les Indes néerlandaises
(1900/1901)**

Mission dans la vallée du Koesan

Fin du diaporama 94 – 3